

JEAN-YVES TADIÉ

MARCEL PROUST

BIOGRAPHIE

nrf

GALLIMARD

aussi d'un bleu divin, et, chaque soir, transfiguré au couchant, de la Beauce, où le seul élan vers le ciel est encore celui du joli clocher de l'église (...) il me semble que ce n'est pas bien que le vieux curé ne soit plus invité à la distribution des prix, comme représentant dans le village quelque chose de plus difficile à définir que l'office social symbolisé par le pharmacien, l'ingénieur des tabacs retiré, et l'opticien, mais qui est tout de même assez respectable, ne fût-ce que pour l'intelligence du joli clocher spiritualisé qui pointe vers le couchant et se fond dans ses nuées roses avec tant d'amour et qui tout de même, à la première vue d'un étranger débarquant dans le village, a meilleur air, plus de noblesse, plus de désintérêt, plus d'intelligence et, ce que nous voulons, plus d'amour, que les autres constructions si votées soient-elles par les lois les plus récentes¹. » Illiers, c'est une église, et un homme, porteur d'un sens spirituel, et détenteur d'une longue histoire, du sens des noms, de l'origine du langage.

LA FAMILLE WEIL

La famille Weil a illustré l'ascension sociale des israélites, comme Adrien Proust celle de la petite bourgeoisie catholique et provinciale. Une épicière, un grand médecin. Un porcelainier, des financiers ou des magistrats, une femme, sans profession, bien sûr, mais de haute culture. Deux familles particulières, mais aussi exemplaires de deux destins historiques.

Le 28 septembre 1791, l'Assemblée nationale a voté un décret, ratifié le 13 novembre par Louis XVI et donc devenu loi, qui fait de tous les juifs de France des citoyens actifs². Mais des persécutions ont lieu sous la Terreur. Sous l'effet des guerres révolutionnaires, des juifs d'Allemagne immigrèrent en France, de Francfort (des Rothschild), de Trèves, de Mayence, de Worms. Ils constituent cinquante-huit pour cent de la population juive de Paris en 1810³. Lorsque les armées de Napoléon évacuent les

1. *Corr.*, t. III, 29 juillet 1903, p. 383. Cf. « L'église de village » (*Le Figaro*, 3 septembre 1912, *Chroniques*, p. 114-122). Le chanoine Marquis est alors septuagénaire.

2. Ph. Bourdrel, *Histoire des juifs de France*, Albin Michel, 1974, p. 138 et 562.

3. *Ibid.*, p. 143.

territoires allemands, les israélites y retrouvent la situation d'exception qu'ils avaient connue avant la Révolution.

Les Weil sont originaires du Wurtemberg, où ils sont faïenciers. Baruch Weil a travaillé à la manufacture de porcelaine de Niederwiller, appartenant au comte de Custine, puis bien national. Il quitte l'Alsace pour Paris : au début de l'Empire, il possède une manufacture de porcelaine dans le X^e arrondissement, où il fabrique de la porcelaine de Paris. Il épouse Sarah Nathan, qui meurt le 19 avril 1814 en donnant le jour à son deuxième fils, Nathé Weil. Baruch se remarie avec la sœur de sa première femme, et il aura de ce second mariage deux enfants, Lazard, appelé Louis (le grand-oncle préféré de Marcel), et Adèle. La famille est de tradition républicaine. Adolphe Crémieux, grand-oncle de Mme Proust, ministre de la Justice en 1848, supprime la peine de mort pour crimes politiques et abolit l'esclavage dans les colonies. En 1870, il est de nouveau ministre de la Justice. Le 16 mai 1877, il signe le manifeste contre le président Mac-Mahon. Curieusement, il n'est pas cité dans la *Recherche*.

En 1872, il n'y a en France que quatre-vingt-six mille juifs sur trente-neuf millions d'habitants (cent quatre-vingt mille en Angleterre, six cent mille en Allemagne, deux millions en Autriche-Hongrie, cinq millions en Russie, cent mille aux Pays-Bas). C'est donc une très petite communauté, où les enfants de négociants, de marchands, d'artisans embrassent vite une carrière intellectuelle et s'intègrent aux classes moyennes. Les amis de Proust, Léon et René Blum, camarades de Condorcet, sont fils d'un marchand de rubans, 243 rue Saint-Denis, et de la fille d'une mercière place Dauphine. Outre Henri Bergson, qui épousera une cousine de Marcel, dix autres membres de la famille de Proust ont publié des ouvrages.

La communauté juive de Paris, sous le second Empire, comprenait environ vingt-cinq mille membres, de plus en plus nombreux à ne pas fréquenter la synagogue, sauf pour les mariages, quand ils n'étaient pas mixtes ; les enterrements se font encore au cimetière juif¹. Les Weil appartiennent sans doute à cette catégorie, mais non le musicien Fromental Halévy, auteur de *La Juive*, et membre du consistoire central. Adolphe

1. Ces renseignements, et ceux qui suivent, sont issus de D. Cohen, *La Promotion des Juifs en France à l'époque du second Empire (1852-1870)*, Publ. Univ. de Provence, 1980, p. 56-599 ; cet auteur exclut « ceux qu'on appelle les demi-Juifs, nés d'un père ou d'une mère juive » : c'est le cas de Marcel Proust. Voir aussi J. Ruffié, *De la biologie à la culture*, Flammarion, 1976, p. 454 : « Toutes les enquêtes menées à ce jour démontrent qu'il n'existe aucun caractère biologique permettant de distinguer un Juif d'un non-Juif. »

comme un cœur momentané à la place de mon cœur, ralentissait ou précipitait à son gré les battements de mon sang dans mes veines – au point que, parfois, je me sentais défaillir et comme stagner en moi-même¹. » Le temps d'un concert, on aperçoit la vérité et la beauté, quitte à aller ensuite « renier son âme » là où l'on en a l'envie ou l'habitude. Cet exercice annonce la structure que Proust donnera aux concerts de son roman : le public, les exécutants, le sens de l'œuvre, dévoilés progressivement par l'équivalent littéraire que le récit propose de l'œuvre musicale, l'appel à une autre vie, à un autre monde, d'abord rejeté.

LICENCE DE PHILOSOPHIE

La philosophie n'est pas trop oubliée. Marcel prend des leçons particulières avec Darlu (on constate combien il est vain de nier l'influence de celui-ci, alors qu'il a non seulement ouvert l'esprit de son élève en classe de philosophie, mais a continué pour la licence), et suit à la Sorbonne, avec Léon Yeatman, les cours de Victor Egger. On a conservé un carnet où celui-ci a noté ses appréciations sur Proust, à propos d'un devoir touchant à la « philosophie de Socrate » : « Difficile à lire, écriture anglaise² et surtout faute de divisions... C'est un bloc, ou à peine une fente pour y discerner deux parties. D'ailleurs intelligent. S'est servi de Boutroux, mais aussi d'autres et a tout compris³. » La note fut 11. En mars 1895, pour l'examen final, les sujets d'écrit, qui donnent une idée de ce que furent les cours, traitaient de « Unité et diversité du moi » (Janet), « Opinion de Descartes sur quelques anciens » (Boutroux) ; Egger a enregistré les notes 6, 12-10, 14 (peut-être une double correction). Marcel est reçu après l'oral 23^e avec 118 points⁴ ; ses amis Bazaine et Yeatman sont collés.

Darlu par ses leçons avait transmis à Marcel, outre la connaissance des auteurs du programme, l'idéalisme kantien, la foi en l'esprit humain, la croyance en une « chose en soi », une

1. « Un dimanche au Conservatoire », CSB, p. 370.

2. L'écriture de Proust a toujours été penchée de gauche à droite.

3. V. Egger, carnet conservé à la bibliothèque Victor Cousin, cité i

H. Bonnet, *op. cit.*, p. 77.

4. Voir *Lettres à R. Hahn*, p. 37 (note de Ph. Kolb).

réalité cachée derrière les apparences, et la rigueur de l'analyse, qui fuit l'imprécision et le vaporeux chers aux symbolistes et parfois à Bergson. Voilà ce qui empêche de faire de Proust un héritier du romantisme allemand et de la philosophie de Schelling, de Schopenhauer. Chez lui comme chez les disciples français de Kant, tels Darlu, Lachelier (*Le Fondement de l'induction*) ou Boutroux, les concepts sont toujours clairs et définis, les exemples précis, le raisonnement sans failles, sans poudre aux yeux, quitte à renoncer aux effets de style, aux illusions de l'obscur, à l'alibi des images. De Darlu, Marcel hérite aussi le spiritualisme sans Dieu qui est la foi de la Sorbonne de cette époque, de *La Revue de métaphysique et de morale* et de la III^e République naissante. D'abord dans la conviction que la morale est au cœur de la philosophie : chez Marcel, aucune foi religieuse, mais des convictions morales. *Les Plaisirs et les Jours* expriment le sentiment de la faute, de la confession, de la vertu et du vice : « L'unité de la vie humaine, disait Darlu, s'accomplit dans l'action. Ainsi la philosophie tend nécessairement à la morale¹. » C'est sans doute aussi par ce professeur que Marcel a connu Carlyle et Emerson² ; et lorsque Darlu voit dans l'*Imitation de Jésus-Christ* « le bréviaire de beaucoup de penseurs contemporains », on songe aux épigraphes que Proust emprunte (d'après l'exemplaire de son ami Lavallée) à ce livre pour *Les Plaisirs et les Jours*. Dans le domaine politique, affirme encore Darlu, « pour bien aimer sa patrie, il faut aimer autre chose qu'elle » : son élève ne confondra pas non plus patriotisme et nationalisme. Le professeur transmet donc sa foi morale, scientifique et philosophique, mais non religieuse. La subordination de l'amour, venue aussi de cette pensée, entraîne, dans les nouvelles écrits par Proust à cette époque, un pessimisme sentimental qui ne nuira nullement à l'optimisme de la connaissance. La Raison n'est ni positiviste ni mystique, affirme l'introduction-manifeste rédigée par Darlu pour *La Revue de métaphysique et de morale* qui commence à paraître en janvier 1892 ; la raison (et non l'intuition) sauve de la religiosité et du scientisme : Brunetière, par exemple, est passé du second à

1. Cité par H. Bonnet, *op. cit.*, p. 181.

2. Cités par Darlu parmi « les penseurs qui sans avoir de doctrine propre ont cependant remué le plus d'idées », avec Chateaubriand, Michelet et Renan : on reconnaît les sources proustiennes (*ibid.*, p. 23) d'une pensée religieuse sans véritable religion. « Nous nous sentons tenu de déclarer, en 1900 dans la revue, même à notre point de vue profane, que les paroles du Christ ne passeront point » ; au-dessus de l'amour, il place « la foi des temps nouveaux, la loi de justice, fondée sur le droit de la personne » (*ibid.*, p. 32).

la première. En mars 1895, Darlu résume en quelques lignes l'enseignement de l'Université, celui que Proust vient de suivre : « Voilà vingt ans environ que les maîtres de la philosophie, avec des différences d'accent plutôt que de doctrine, démontrent aux générations successives de jeunes hommes distingués qu'ils instruisent les limites de la relativité de la science, l'indépendance de la morale à l'égard des sciences, et, en un sens, sa suprématie sur elle, la signification abstraite et même symbolique du mécanisme matériel et la réalité supérieure de la liberté morale ; le caractère inesthétique et immoral du matérialisme¹. » L'individu est solidaire de la société, mais celle-ci ne peut faire penser celui-là : « Nul n'entend la vérité qu'en lui-même. Nul ne la connaît, s'il ne la découvre avec un visage nouveau². »

Cette philosophie complétait celle que Marcel avait aimée chez Paul Desjardins (*Le Devoir présent*, 1891) : « Tous les serviteurs dévoués de quelque chose qui existe en dehors d'eux, cité, religion, justice, vérité ou même beauté conçus comme mode d'adoration » étaient loués par ce penseur (1859-1940). Il avait connu Marcel en 1888, lui avait fait étudier Héraclite et Lucrèce (auxquels il le comparera), et a laissé de lui un portrait, nous l'avons vu, à cette époque. Lorsque Marcel reprend des leçons avec Darlu, il ravive ses souvenirs de la classe de philosophie. De ces deux périodes, le romancier tirera les pages de *Jean Santeuil* consacrées à la classe de M. Beulier. Il y raconte aussi un étonnant apologue : à l'occasion du jour de l'an, M. Beulier déclare avoir apporté à Jean des étrennes, un ouvrage de Joubert (sur qui Proust a écrit un texte, posthume), dont il lit des pages pendant deux heures, puis remporte le livre sans le donner : « En ayant donné tout le sens, l'âme, le secours moral à Jean, il lui en avait tout donné. C'était là qu'était le présent inestimable et pur³. » C'est peut-être la source du dédain proustien pour la possession des livres : lorsqu'il a besoin d'un ouvrage, il l'emprunte ; ou, s'il l'achète, il le fait vite rapporter au libraire : c'est le cas de l'*Imitation*, comme d'Émile Mâle. Il offre, mais ne garde pas.

1. *La Revue de métaphysique et de morale* (RMM), mars 1895, en réponse à l'article de Brunetière, « Après une visite au Vatican » (*La Revue des Deux Mondes*, janvier 1895). Autre article de Darlu, dans la RMM, en mai 1898, contre l'article de Brunetière « Après le procès » (Zola) du 15 mai 1898 dans *La Revue des Deux Mondes* ; il y affirme que l'homme est « un élément d'un Tout qui conçoit le Tout et agit sur le Tout, c'est pourquoi il rejette l'individualisme pur et le socialisme pur ».

2. RMM, mai 1898, p. 397. E. Halévy, ancien condisciple de Proust, en déduit qu'on « peut être idéaliste sans être chrétien » (H. Bonnet, *op. cit.*, p. 53).

3. JS, p. 269.

Cette année de licence de philosophie est aussi importante pour la formation de Proust que sa vie amoureuse ou mondaine. Malheureusement, l'absence de documents précis, autres que des noms de professeurs, des mentions de cours, de conférences, de leçons particulières ou d'examens, conduit à la sous-estimer. Or, au même moment, Marcel mentionne, en répondant à un nouveau questionnaire, que « ses héros dans la vie réelle » sont « M. Darlu, M. Boutroux¹ ». Ses peintres favoris sont Rembrandt et Vinci, auxquels Séailles, qui enseigne l'esthétique à la Sorbonne, a consacré un ouvrage (*Léonard de Vinci*, 1892), après sa thèse, *Essai sur le génie de l'art* (1883). Dans une dissertation sur l'« immortalité de l'âme », Marcel s'inspire des idées de Ravaïsson et de Boutroux². Une lettre de remerciement de Bergson prouve que le futur licencié connaissait déjà l'œuvre du premier³, et il suivait les cours du second. Lorsque Marcel écrit que « les sensations sont des faits de conscience. Les lois qui les unissent sont les lois de l'esprit (...) c'est l'Esprit qui construit la matière. Bien loin qu'on puisse résoudre l'âme en éléments matériels, on peut réduire la matière à des éléments psychologiques », il rejoint les critiques adressées à l'empirisme et à Condillac par Ravaïsson, Lachelier (pour qui le monde extérieur n'existe que dans la conscience) et Boutroux : « La conscience n'est pas une spécialisation, un développement, un perfectionnement même des fonctions psychologiques. Ce n'en est pas non plus une face ou une résultante. C'est un élément nouveau, une création⁴. » De même Marcel écrit dans son devoir : « Il faut que l'esprit soit plus qu'un phénomène. L'idée d'un phénomène est une donnée déjà plus que phénoménale. L'unité n'est pas donnée dans le phénomène », et Boutroux : « La multiplicité ne contient pas la raison de l'unité. » La pensée est pensée des phénomènes, conscience de leur unité et de leur identité : « C'est une action qui consiste à réduire le multiple à l'unité, le successif à l'identique⁵. »

1. CSB, p. 337. Voir A. Contini, *La Biblioteca di Proust*, Bologne, Nuova Alfa Editoriale, 1988, p. 54-66, « La licenza in filosofia : Proust studente alla Sorbonne ».

2. A. Ferré, *op. cit.*, p. 224-225.

3. *Corr.*, t. IV, p. 139 : « Vous m'écrivez de bien jolies choses, et combien vraies ! sur la physionomie de Ravaïsson » (Bergson à Proust, 2 juin 1904). Proust avait vu Ravaïsson à une conférence de Charles Ségrétan, organisée par Desjardins à l'hôtel des Sociétés savantes en janvier 1893, où il est intervenu ainsi que Séailles et Brochard (*Corr.*, t. I, p. 200).

4. E. Boutroux, *De la contingence des lois de la nature* (1874), cité par A. Contini, *op. cit.*, p. 60.

5. In A. Ferré, *op. cit.*, p. 227.

Proust chercheur de lois psychologiques est le disciple de la philosophie française, et particulièrement de Boutroux, dont les premiers travaux portent tous sur la notion de loi, naturelle ou de l'esprit. Notre pensée individuelle « relativement libre » n'est pas non plus « une abstraction commune à tous les hommes », mais une « activité qui nous est propre » et qui résout « la multiplicité des phénomènes dans l'unité de l'esprit ». Ce thème de la liberté, Marcel l'hérite de Lachelier, par l'intermédiaire de Darlu : en fait, c'est l'univers intellectuel de *La Revue de métaphysique et de morale*¹. Mais contrairement à Lachelier, il insiste sur l'individu. Il trouve aussi chez Boutroux que « la véritable connaissance serait celle qui montre l'histoire des êtres, non leur nature, qui n'est qu'un état de leur histoire ». Pour Proust aussi, la connaissance sera doublement historique : connaissance de l'histoire, et soumise à l'histoire, point de vue changeant sur les choses et les êtres qui changent.

Marcel avait également à son programme le cours de Paul Janet² (1823-1899), dont le sujet, « Unité et identité du moi », sera l'un des principaux thèmes de la philosophie proustienne. Quant à Séailles, qui faisait aussi cours cette année-là, on a sans doute exagéré son influence sur Proust, qui ne le cite qu'une fois (pour reproduire son éloge d'Émile Mâle) ; il a au moins contribué à imprégner ses élèves de philosophie de l'art, et l'auteur de « Baldassare Silvande » connaît son *Léonard*. Il en passe quelque chose dans l'article de Proust sur « Chardin et Rembrandt », écrit en 1895. À Séailles appartient l'idée que dans les profondeurs de l'esprit « le travail inconscient continue le travail réfléchi et prépare les trouvailles soudaines qui surprennent la conscience de l'artiste », et que l'art est une « contemplation inspirée ». Séailles voit dans l'œuvre d'art la continuation de la nature, qui s'exprime par l'individu ; Proust affirme bientôt que l'art résulte d'un « désir instinctif » qui « aspire à s'échapper de l'homme sous forme d'œuvre³ ». Le moment vital, la vision, la contemplation compteront toujours plus dans l'intrigue de la *Recherche* comme histoire d'une vocation.

1. Voir, dans le numéro du centenaire (1993), les tables des premiers numéros.

2. Oncle de Pierre Janet (1859-1947), avec qui il ne faut pas le confondre, il était l'auteur d'une *Moral* (1874), d'inspiration aristotélicienne et kantienne à la fois. Il avait publié en 1887 avec son collègue Séailles une *Histoire de la philosophie. Les problèmes et les écoles*, et combattu le matérialisme qui s'appuie sur les sciences (*Les Causes finales*, 1877). Bergson lui a consacré un article en 1897, et une allusion critique dans *L'Évolution créatrice*.

3. CSB, p. 420.

tion, que la technique : le vitalisme pénètre la pensée française, de Séailles à Bergson (qui le cite et admire son *Génie*).

ALPHONSE DAUDET

En décembre 1894, Marcel rencontre Alphonse Daudet et sa femme, peut-être chez les Baignères ; et Reynaldo l'emmène chez eux à la fin du mois. Devait naître alors chez le jeune homme une sincère affection pour un des grands noms de la littérature contemporaine, et le seul écrivain proche du réalisme qu'il ait vraiment connu ; une amitié aussi pour ses deux fils, Léon et Lucien. Un peu de cette affection passe dans la lettre que Marcel écrit à Alphonse Daudet en février 1895 : « Je ne peux pas vous dire, Monsieur, combien je suis touché de votre bonté. Mes plus beaux rêves quand j'étais enfant n'auraient rien pu me promettre d'aussi invraisemblable et d'aussi délicieux que d'être aussi gracieusement reçu un jour par le Maître qui m'inspirait déjà une admiration et un respect passionnés¹. » L'auteur du *Petit Chose* et de *Jack* est d'abord un romancier de l'enfance ; les *Lettres de mon moulin* et *Tartarin de Tarascon* ont enchanté celle de Marcel. Quelques mois plus tard, celui-ci doit pourtant avouer qu'il ne partage pas la même esthétique, et qu'il préfère l'homme à l'œuvre : « Daudet est délicieux, le fils d'un roi maure qui aurait épousé une princesse d'Avignon, mais trop simpliste d'intelligence. Il croit que Mallarmé mystifie (...). Paresse ou étroitesse d'esprit. » Marcel se trouvait en effet convié par les Daudet à un dîner en compagnie de Goncourt, Coppée, Hahn, et il est choqué par « l'affreux matérialisme, si extraordinaire chez des gens d'esprit ». « On rend compte du caractère, du génie par les habitudes physiques ou la race² (...). Plus étonnant encore chez Daudet, pur esprit brillant encore à travers les ténèbres et les houles de ses nerfs, petite étoile sur la mer. Tout cela est bien peu intelligent³. » Le réalisme des écrivains présents les a conduits en effet à expliquer les œuvres de Musset, Baudelaire, Verlaine par leur vie et même par « la qualité des alcools qu'ils buvaient » : Proust s'oppose déjà à

1. *Corr.*, t. I, p. 369.

2. C'est bien ce que les Goncourt ont toujours fait : l'antisémitisme imprègne *Manette Salomon* et le *Journal*.

3. *Corr.*, t. I, p. 443-444, 15 novembre 1895 ; le dîner avait lieu le 14.

plus profond au fil de sa vie dans la douleur et dans les puissances du langage, rejoint ici ses deux modèles implicites, le *De Profundis* et, la scène du chant XI de l'*Odyssée*, où Ulysse, aux enfers, rencontre, sans pouvoir l'étreindre, sa mère.

Lorsque Mme Proust note avec son humour habituel que le « récit d'une arrivée à l'île du Salut par un déporté ne doit pas être plus navré », c'est que Marcel a évoqué dans sa première lettre comme une esquisse des chambres hostiles qu'il peindra dans son œuvre, et d'abord dans *Jean Santeuil*. De plus, il pleut, les arbres sont verts et non pas roux, comme ils devraient, « la ville n'a aucun caractère » : « Je ne peux pas te dire l'heure épouvantable que j'ai passée hier de quatre heures à six heures (moment que j'ai placé avant le coup de téléphone dans le petit récit que je t'ai envoyé). » Jamais aucune de ses angoisses d'aucun genre n'avait atteint à ce degré ; Marcel n'arrive même pas à essayer de le raconter. Personne parmi les pensionnaires ne veut parler avec lui, et le salon est éteint le soir. Il invoque même le prix exorbitant de l'hôtel en espérant que sa mère y verra une raison de le rappeler à Paris. Enfin, il n'a rien à lire¹. Peu d'épisodes de la vie du pauvre Marcel l'auront montré aussi désarmé et malheureux face à l'existence, à cette situation anodine pour tous les autres qu'est un petit voyage, une courte séparation. Il en tirera des pages inoubliables. Ici, nous prenons conscience – et c'est au biographe de le rappeler – du prix qu'il a dû payer pour les écrire.

Le 22, il déclare n'avoir pas eu la plus petite minute d'allégresse quelconque et de rêverie, même de bien-être. Tout de même capable de marcher à pied deux heures, et de promenades en voiture, il se plaint que Léon Daüdet le fasse beaucoup parler en mangeant, ce qu'il déteste (c'est pourquoi, lorsque Proust recevra, plus tard, il ne mangera pas lui-même). S'il revenait, il n'irait nulle part ailleurs, sauf à l'hôtel des Réservoirs à Versailles, où il irait travailler tous les jours. On sait que c'est là qu'il se retirera après la mort de sa mère ; il y sent donc un refuge d'élection. Comme il a pour tout livre *La Du Barry* des Goncourt², il réclame à sa mère plusieurs Balzac, dont *La Rabouilleuse*, *La Vieille Fille* et *Les Chouans*, des volumes de son édition de Shakespeare (*Jules César* et *Antoine et Cléopâtre*), Wil-

1. *Corr.*, t. II, p. 138.

2. Comme Proust ne laisse rien perdre et que sa mémoire est étonnante il citera ce livre dans le pastiche des Goncourt du *Temps retrouvé* (p. 127, e RTP, t. IV, p. 290 : « Toute une argenterie où courent ces myrtes de Lucienne que reconnaîtrait la Du Barry. »)

helm Meister¹ et *Middlemarch*. On devine peu à peu ainsi la composition de sa bibliothèque : le roman de George Eliot, qu'il citera plusieurs fois, et utilise immédiatement dans *Jean Santereil*, le fascine par l'exemple de M. Casaubon, « qui avait travaillé toute sa vie pour une œuvre insignifiante et absurde² ». Le même jour, dans une seconde lettre à sa mère qui donne la mesure de son désespoir, Marcel, comme ces héros burlesques auxquels arrivent tous les malheurs, a perdu son argent, c'est-à-dire la possibilité de revenir à Paris et a, peut-être à cause de cela, mal à l'estomac : « Je comprends les gens qui se tuent pour un rien (...) Courant comme le père Grandet après mon argent, je suis exténué par le remords, harcelé par le scrupule, écrasé par la mélancolie. » S'il ne rentre pas, c'est par peur que cette capitulation ne soit (comme le baiser du soir) définitive. Dès le lendemain, sa mère lui envoie cent francs, lui propose la venue de Robert de Flers pour deux jours, et même lui suggère de rentrer, puisque « Fontainebleau n'a de supérieur à Paris que la dépense³ ». Le désordre de Marcel accroît ses tourments et sa fatigue, ce que sa mère appelle sa « timoserie », c'est-à-dire son tempérament craintif. Il ne résiste pas bien longtemps, et ce séjour, si heureux dans ses romans, prend fin le 25 ou le 26 octobre.

À son retour, Marcel renoue avec Fernand Gregh. Celui-ci a publié dans *La Revue blanche*, en septembre 1896, un texte intitulé « Mystères »⁴. Un jeune homme, grand nerveux, y est sujet à des troubles psychologiques, à « une montée de souvenirs inconscients », devant n'importe quoi, « un livre, une fleur ». Ce phénomène, indique l'auteur en 1901, a été étudié par un jeune auteur, Bernard-Leroy, dans *L'Illusion de fausse reconnaissance* (1898). Entre une minute d'autrefois et la présente, tout le passé est aboli. Mais le héros de Gregh, contrairement à celui de Proust, ne localise pas exactement le souvenir

1. On comprend pourquoi Proust confie à Léon Daudet, d'ailleurs déjà biographe de Shakespeare, qu'il lui a fallu avancer dans la vie pour comprendre « bien des personnages de Balzac, de Shakespeare et de Goethe » : c'est qu'il les relisait en sa compagnie (*Corr.*, t. II, p. 278).

2. JS, p. 489 : Proust songe sans doute à lui-même, lorsqu'il ajoute que les phrases parfaitement belles ont consolé « quelqu'un qu'[il] considère comme un impuissant et qui sous son orgueil cachait peut-être au fond autant de défiance mélancolique et de sentiment navré et révolté de son impuissance que M. Casaubon ». Cf. *RTP*, t. II, p. 899 et, pour Goethe, p. 900.

3. *Corr.*, t. II, p. 149.

4. Voir R. de Mesières, « Un document sur Proust », *The Romanic Review*, New York, 1942, vol. XXXIII ; H. Bonnet, « Proust en 1896 », *Europe*, août-septembre 1970, p. 120-129.

et n'éprouve pas une joie véritable : il retrouve le thème cher Nerval et à Baudelaire de la paramnésie, de la vie antérieure. En revanche, comme Proust, Gregh oppose au moi superficiel un moi profond, solitaire, insoupçonné. Il croit aussi la sensation inépuisable comme le souvenir, et seul le passé lui paraît beau (ce qui est un thème de leur maître commun, Anatole France). Dans *Les Plaisirs et les Jours*, déjà publiés lorsqu'il fait paraître cet article, Proust a opposé les deux mots parlé de l'« imperfection incurable » du présent, utilisé le son venir involontaire dans « La mort de Baldassare Silvande », dans « Confession d'une jeune fille ». Gregh et Proust vivent comme les jeunes écrivains de leur temps, dans le climat symboliste qui privilégie la vie intérieure et le souvenir. Ils lisent Anatole France qui chante le passé. Comme eux, Bergson, dans *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* (1886), oppose les deux moi ; ce livre, moins qu'une source de Proust, est un témoignage, une expression privilégiée, parce que théorique, de l'univers mental d'une génération. Proust reste cependant plus intellectualiste¹ – en cela, il s'oppose à Barrès dont il réprouve le scepticisme² comme il condamne celui de France et de Renan³. Gregh, qui envoie à Marcel son dernier livre, divers, *La Maison de l'enfance*, au début de novembre, se montre plus que tiède en rendant compte brièvement des *Plaisirs et les Jours*⁴ et il faudra attendre 1901 pour qu'à la faveur d'une dédicace de celui-ci à Proust se renoue cette amitié intermittente.

1. Bergson a écrit à H. Massis (qui le cite dans *Le Drame de Marcel Proust*, Grasset, 1937, n. 80) cette remarque peu connue mais capitale pour comprendre les rapports entre les deux hommes : « Sa pensée a bien pour essence de tourner le dos à la durée et à l'élan vital », c'est-à-dire aux deux grands thèmes du philosophe.

2. Il lui préfère même la foi chrétienne de Desjardins, « lumière de la raison » à côté du « scepticisme » de Barrès (*Corr.*, t. I, p. 172, 1^{er} juillet 1896, à Robert Dreyfus).

3. *Corr.*, t. I, p. 193, décembre 1892, à Paul Desjardins. De Barrès, Proust se moque en 1894, à la publication par *Le Figaro* d'un extrait de *Du sang, la volupté et de la mort* : « Vous y verrez, écrit-il à Reynaldo Hahn, que le début de la mule est le commencement de l'amour du poncif » (*ibid.*, p. 344, lettre du même jour).

4. *La Revue de Paris*, 15 décembre 1896 : « Voici un fort beau livre d'étranges... M. Marcel Proust y raconte les aventures de son âme ou quelques héros congénères, héros mélancoliques et songeurs pour qui la réalité est trop brutale et qui la fuient dans un rêve éternel de tristesse étonnée. »

ÉCRIRE EN 1896

Quel était l'horizon littéraire sur lequel se découpaient une vocation d'écrivain en 1896 ? D'une part les œuvres devenues récemment classiques, et presque des monuments historiques : Balzac (plus que Stendhal, à peine introduit dans le panthéon des lettres par les *Essais de psychologie contemporaine* de Bourget) par le goût de la fresque sociale, la construction d'un cycle, la peinture de milieux interlopes (le bordel, comme chez Maupassant ou les Goncourt). Plus Balzac que Flaubert, qui apparaît, à tort, comme le maître du naturalisme, Hugo, Leconte de Lisle. D'autre part, deux grandes tendances ou écoles, le naturalisme et le symbolisme. Entre celles-là, l'opposition est moins grande qu'il ne le semble, comme l'indique l'amitié de Mallarmé et de Zola, le goût de celui-ci pour le style artiste, l'esthétisme des Goncourt, la situation de l'impressionnisme entre les deux courants : les réactions de Montesquiou et de Breton confirmeront que l'impressionnisme est un réalisme. Ce n'est pas Monet qui s'oppose à la nature, mais Gustave Moreau. L'impressionnisme de Loti, incapable de peindre un milieu social, met sa subjectivité au service du réel, qui paraît différent parce qu'il est pris dans un récit de voyage.

De la génération née autour de 1870 (et qui a donc vingt-cinq ans environ en 1896), Gide, Valéry, Claudel rejoignent directement Mallarmé et le symbolisme¹. Proust, au contraire, s'il en conserve bien des leçons, s'il admire Baudelaire et lit la poésie de Mallarmé, on l'a vu, combat ce dernier dans « Contre l'obscurité »². D'autre part, il se rattache à Zola (qui lui-même n'aurait pas été ce qu'il a été sans *La Comédie humaine*) par le désir de construire un cycle, et de peindre la société, en renouvelant le thème de l'hérédité, cher au créateur des Rougon.

Un troisième courant regroupe Anatole France et ses admirateurs, Bourget, Maurras, Barrès, Lemaitre, Schwob, Pierre Louÿs. Proust, admirateur de France, ne peut aimer tout à fait Mallarmé. L'œuvre de France est plus complexe qu'on ne le

1. Voir le discours satirique de Brichot (*RTP*, t. III, p. 346) et notre *Roman au xx^e siècle*, Belfond, 1990, p. 132.

2. Il le cite dans *P et J*, p. 15 (en épigraphe) et 58 (« un brillant causeur », disent Bouvard et Pécuchet).

mentaires Silhol et Chauveau, Dupuy, « un homme à gros nez rouge », ancien président du Conseil, qui est venu « taper sur l'épaule » du professeur Proust, diplomates, comme l'ambassadeur Nisard (alors auprès du Saint-Siège), oncle de Marie de Benardaky (et modèle de Norpois), « très aimable mais très sourd », avocats, comme les bâtonniers Poyer et Devin, compositeurs, tel Lenepveu, cousins, comme Cruppi, les Mayer, médecins, comme les fidèles amis Duplay¹ et le docteur Cottet, installé à demeure et que Marcel avait longuement consulté l'année précédente. En somme, la bourgeoisie parisienne en cure. On comprend que Mme Proust écrive à son fils : « Je crois que pour Évian tu gagneras à attendre. Ce n'est pas que notre hôtel soit *brillant* mais il est comble et *bruyant* par suite². » Elle conseille donc à Marcel de faire d'intéressants pèlerinages ruskiens : « J'espère que quand tu n'écris pas c'est que tu fais des expéditions intéressantes ou agréables, ou hygiéniques³. »

Elle compte du reste rentrer à Paris pour s'occuper du déménagement familial. Après avoir un instant songé au boulevard Haussmann, c'est finalement le deuxième étage du 45 rue de Courcelles que les parents, toujours attachés au parc Monceau, quartier des grands médecins et des riches malades, où se trouvent amis et clients, ont loué⁴. C'est un bel immeuble en rotonde (ces rotondes dont se moque Zola dans *La Curée*) au coin de la rue de Monceau. En façade sur les deux rues, se trouvent la chambre des parents, le salon, la salle à manger, la chambre de Marcel, qui est donc loin de ses parents, puis celle de Robert ; deux autres pièces font suite ; les dépendances donnent sur la cour ; un long couloir dessert les chambres, qu'empruntent les domestiques, dont le bruit éveillera Marcel ; la salle de bains se trouve en face de celles de Marcel et de Robert⁵. Cette disposition se retrouve dans les appartements de la *Recherche*. Un calorifère fournit de l'air chaud par des bouches de chaleur, sans doute nuisibles à l'asthmatique. Le mobilier lourd et noir encombre les pièces de réception, sans montrer aucun goût de collectionneur : les trois épaisseurs de

1. Les Proust et les Duplay forment le « parti républicain indépendant », à cette époque de grandes divisions politiques. Avec ces derniers, Adrien Proust joue avec passion au domino ; ses amis s'amusent beaucoup de sa joie quand il gagne (*ibid.*, t. II, p. 405). Ainsi Cottard joue-t-il à l'écarté, et Marcel aux dames.

2. *Ibid.*, p. 409, 21 août 1900.

3. *Ibid.*, p. 408.

4. À cette époque, on achetait des immeubles, mais on louait son appartement.

5. R. Soupault, *op. cit.*, p. 59-67.

rideaux, les tentures sombres sont bien dans le goût de la III^e République, et Marcel, indifférent à la décoration comme aux collections, peu enclin à critiquer ses parents, ne semble pas avoir voulu suggérer à ceux-ci les solutions plus esthétiques qu'il pouvait admirer dans les hôtels ou appartements de l'aristocratie, qui retourne alors aux couleurs claires et au mobilier du XVIII^e : tout au plus opposera-t-il la demeure des Swann à celle des parents du Narrateur. Enfin, pour la première fois, le téléphone ; Marcel, lui, continue à correspondre par dépêches (comme celles qu'il envoie à ses parents à Évian) ou messages portés par les domestiques. Ceux-ci comprennent une cuisinière, deux femmes de chambre (Félicie Fiteau, dont « l'affection est charmante et simple », et Marie, « plus lettrée », notera Marcel, mais « moins littéraire dans son langage »), Arthur comme valet de chambre et des extras pour les grands dîners¹. Pas de cocher, semble-t-il, ni de voiture (on sait que d'Auteuil le docteur Proust prenait l'omnibus Auteuil-Madeleine, et, sinon, des fiacres de louage). Marcel entretient avec son personnel les rapports les plus courtois et les plus attentionnés, et correspond avec lui en cas de maladie, d'éloignement, de retraite, de guerre. Cette gentillesse, sans doute héritée de sa mère, lui sauvera un jour la vie, et l'œuvre.

SECOND VOYAGE À VENISE

Sans avoir rejoint ses parents à Évian², et pour fuir les embarras, l'émotion et la poussière du déménagement, Marcel se rend une seconde fois à Venise, non sans avoir essayé d'y entraîner Douglas Ainslie. Comme par un retour d'affection, il serait heureux de voir avec lui des chefs-d'œuvre apparentés à sa sensibilité, dont il lui semble « goûter en elle comme la beauté pressentie³ ». Après un premier refus, huit jours plus

1. En 1899, il était question d'Eugénie et de Gustave et sa femme.

2. Nulle preuve, en effet, de ce voyage que les biographes donnent comme admis, et que la lettre à Ainslie, envoyée de Paris, semble infirmer ; en tout cas, Marcel n'est pas allé directement, comme on l'a écrit, d'Évian à Venise.

3. *Corr.*, t. II, p. 412, entre le 30 septembre et le 4 octobre 1900 ; Proust propose de partir le samedi 6. Ce voyage, dont il ne reste aucune lettre, a été découvert grâce à une signature datée du 19 octobre 1900 sur le registre du couvent de San Lazzaro par un consul de France (Marie Dujardin, *Le Figaro*, suppl. litt., 10 octobre 1931) et L. Védrines (*BAMP*, n° 4, 1954, p. 57-60).

tard Marcel revient à la charge et précise son projet de manière très intéressante pour nous, dans une nouvelle lettre à Ainslie, généralement passée inaperçue : « Mille hasards ont retardé mon voyage et mille autres hasards le remettent comme on dit "sur l'eau". Vu l'avance de la saison ce ne serait plus que Venise, Vérone et Padoue¹. » Proust voudrait ainsi voir Vérone, qu'il ne connaît pas et revoir Padoue, où il n'a fait en mai qu'une excursion rapide ; ainsi s'expliquerait sa connaissance si approfondie des fresques de Giotto et de Mantegna.

Nous ne savons si le jeune poète anglais a suivi son ami ; ce n'est pas impossible : Proust n'a jamais voyagé seul. Les esquisses d'*Albertine disparue* mentionnent un retour à Venise, d'abord à l'état de projet : « Comme elle n'y serait pas, pense le Narrateur en songeant à sa mère, si j'y partais car elle ne voudrait pas quitter mon père, j'aurais cette angoisse sur laquelle toute la beauté de l'univers n'est pas un baume². » D'un autre côté, sans sa mère, il aurait quelques jours seul à Venise avec la femme de chambre de la baronne Putbus³. Dans le même brouillon, c'est à Padoue qu'il la rencontre, près des Vices et des Vertus, hautement symboliques : « Enfin il y avait le plaisir de sentir que j'aurais quand je voudrais à Venise pour aller voir des tableaux, ou pour aller à Vérone ou à Torcello, une femme⁴... » Cette scène érotique a disparu de la dernière version d'*Albertine*. Nous ne saurons jamais quels plaisirs Marcel a cherchés, ou trouvés, à Venise en octobre 1900 ; lui-même a évoqué « les femmes du peuple », « les humbles ouvrières » que rien ne « l'empêchait d'aimer⁵ ». Le long de modestes calli, le Narrateur arrête des « filles du peuple⁶ », et cet aveu lui échappe, si typique de l'inversion : « Ce que j'aimais, c'était la jeunesse. »

Un autre amant de la jeunesse, dont Proust n'approuvait pas l'esthétique, mais commentera le destin, meurt abandonné à l'hôtel d'Alsace, rue des Beaux-Arts, le 30 novembre : Oscar Wilde. Marcel, contrairement à Pierre Louÿs, Paul Fort, Ernest La Jeunesse, ne se rend pas au service funèbre. En revanche, il assiste, le 7 décembre à la leçon inaugurale de l'étoile montante, Henri Bergson, élu sur rapport de Ribot le 1^{er} avril 1900 à la

1. *Corr.*, t. XII, p. 398, mi-octobre 1900.

2. *RTP*, t. IV, p. 691.

3. *Ibid.*, p. 722.

4. *Ibid.*, p. 733.

5. Painter et Diesbach ont souligné cet aspect.

6. *RTP*, t. IV, p. 207.

chaire de philosophie grecque et latine au Collège de France : son cours, en 1900-1901, porte sur l'« idée de cause », c'est-à-dire sur l'« origine psychologique de notre croyance à la loi de causalité¹ ».

FIN DE LA BIBLE D'AMIENS

En ce début d'année 1901, Marcel, qui se dit malade depuis le jour de l'an, travaille régulièrement avec sa mère à terminer la traduction du chapitre IV du livre de Ruskin, en répartissant soigneusement la tâche jour par jour². Peut-être manque-t-il d'ami de cœur, car il envoie une lettre sous l'élégance de laquelle on sent le ton passionné de la confession, à Constantin de Brancovan, parti pour la Roumanie où il se fait élire député³ et qui lui avait écrit et télégraphié. « Si vous songez que toujours malade, sans plaisirs, sans but, sans activité, sans ambition, avec ma vie finie devant moi, et le sentiment de la peine que je cause à mes parents, j'ai très peu de joie, vous comprendrez combien les émotions amicales peuvent prendre d'importance pour moi⁴. » On ne sait si Marcel cherche à susciter la pitié pour avoir plus encore, ou si ce moment de mélancolie est dû à l'approche de « la ligne d'ombre » de la trentième année⁵. Son travail donne pourtant un sens à sa vie.

Proust aura toujours besoin d'intercesseur, qu'on le mette sur la voie, mais alors il ira plus loin que personne. En recréant la pensée de Ruskin, il prendra pleinement conscience de la sienne propre, qu'il mettra au jour. C'est ainsi que la préface de *La Bible d'Amiens*, d'ailleurs constituée d'articles parus anté-

1. Voir H. Bergson, *Mélanges*, PUF, 1972, p. 438 sq.

2. *Corr.*, t. II, 24 janvier 1901, p. 414 : « Je n'ai rien fait de bon ce soir comme travail de sorte qu'il me reste pour demain ce qui m'exaspère. » À propos de cette année 1901, on comprend mal que Painter écrive qu'il ne reste que huit lettres publiées appartenant à cette période (p. 350), alors que le tome II de la *Correspondance* (1976) en contient quarante-trois.

3. Ce n'est que le 15 mai 1902 qu'il lancera sa revue *La Renaissance latine*, qui vivra jusqu'en 1905, et où Proust publiera des pages importantes – jusqu'à leur brouille.

4. *Corr.*, t. II, p. 416, 31 janvier 1901.

5. Quelques jours plus tard, il s'est ressaisi : « Je m'arrange à merveille d'être tout seul ! » (*Corr.*, t. II, p. 418). Il est vrai que c'est pour susciter une visite de Lucien Daudet. Le 10 juillet, il déclare à Léon Yeatman : « J'ai aujourd'hui trente ans, et je n'ai rien fait ! » (*ibid.*, t. II, p. 32), preuve que Ruskin ne lui suffit pas.

« Jamais il ne m'a abandonnée. Chaque fois, dans la vie, que j'ai eu à accomplir une démarche, j'ai trouvé un admirateur de M. Proust qui aplanissait pour moi les difficultés, et c'était comme si, dans la mort, il avait continué à me protéger¹. »

Ainsi était arrivé le jour, tant annoncé, « où la clarté en se retirant confond et efface tous les reflets, où l'eau réfléchissante n'est plus que l'eau du Léthé² ». Marcel Proust avait évoqué avec humour sa propre mort, un jour de juillet 1910, en dessinant des vitraux pour Reynaldo (dans le commentaire, Marcel s'appelle Buncht, et Hahn Bunchtinbuls) : « Docteur-médekin aux lunettes dit à Buncht qu'il va mourrir », « Mort de Buncht (cette verrière a beaucoup souffert) », « On a mis bouquets sur le lit où Buncht mort repose », « Tombeau de Buncht sur lequel fleurs, arbres, aubépines au-dessus et soleil maintenant que ne lui fait plus malch. Et son Bunchtnibuls, avec haut-de-forme vient au petit Kimetièr présenter son adieu à Buncht³. » Nous aussi, nous adressons notre adieu à celui qui a tant souffert pour que brille le soleil de son œuvre, maintenant qu'il ne lui fait plus mal.

1. *Ibid.*, p. 437.

2. *Corr.*, t. X, p. 270, 25 mars 1911.

3. *Ibid.*, t. X, p. 122-124.

contraire, le dire aussi¹. Proust s'amuse donc à appeler la revue « Inconstance latine », « Jactance latine », « Inconvenance latine », « Indécence latine », « Méconnaissance latine » ; il y goûte pourtant *Walden* de Thoreau, traduit par la princesse de Polignac². En même temps, il se sépare difficilement des dernières épreuves de la *Bible d'Amiens*, toujours tourmenté (il peut l'être dans le domaine intellectuel comme dans le domaine moral) par de nouveaux scrupules : il hésite entre plusieurs significations, qui ne sont pas valables simultanément³ ; on voit ce que la traduction apprend à l'analyste des sentiments et au styliste : là, il pourra tout proposer, « soit que... soit que... »

DÉBUTS DE *SÉSAME*

Proust qui, comme tous les gens intelligents, peut faire plusieurs choses à la fois, a non seulement commencé à traduire *Sésame et les lys* pendant ce même mois de janvier, mais il en a refait le commencement, « changeant chaque mot », de manière à améliorer le français et à ne pas laisser échapper les « fuyantes intentions de l'anglais⁴ ». Il a ainsi rédigé tout un cahier, en corrigeant, plaisante-t-il (puisque l'humour consiste à se moquer de soi-même, à ne pas se prendre au sérieux) « cinquante ou plutôt trois cents fautes ». Au début de février, il a traduit toute la première partie, « Les trésors des rois », consacrée à la lecture, et a commencé à commenter le texte en vue de la préface et des notes (comme d'habitude, les commentements sont rapides ; il se sent « tout flamme⁵ »). Sa conseillère et correctrice est alors Marie Nordlinger ; d'autres lui prêtent des livres : il réclame à Reynaldo *La Vie des abeilles* de Maeterlinck⁶, début d'une longue influence (puisque *L'Intelligence des fleurs* lui fournira la plus belle image de *Sodome I*) qu'il citera dans ses notes.

À la fin de février, juste après la signature du contrat, *La*

1. *Ibid.*, p. 32, 8 janvier 1904.

2. *Ibid.*, p. 38, 15 janvier 1904.

3. *Ibid.*, p. 45. Le 26 février, il envoie encore une liste de corrections judicieuses, trop tard pour qu'elles puissent être reproduites (*ibid.*, p. 65).

4. *Ibid.*, p. 50, 30 janvier 1904.

5. *Ibid.*, p. 57.

6. Ainsi que le Gustave Moreau d'Ary Renan, éd. de la Gazette des Beaux-Arts, 1899.

Bible d'Amiens étant parue, Marcel s'emploie à dédicacer, avec sa générosité coutumière, des exemplaires¹ à ses amis : à Mme Daudet, à Léon et Lucien, à Louisa de Mornand, à son ancien condisciple de Condorcet, le philosophe néokantien Léon Brunschvicg, dont il a lu et cité l'*Introduction à la vie de l'esprit*², à Montesquiou, à Fénelon, à Daniel Halévy, à Henry Bordeaux, à Louis de Robert, à Robert Dreyfus, à Gabriel Mourey, à Willy qui lui envoie une lettre ironique et désagréable, à Francis de Miromandre, à Pierre Lavallée, à l'abbé Vignot, à Georges Goyau, à Mme de Brantes, à Barrès, à Abel Hermant (dont il espère un article), à trente autres. Les lettres de remerciement reçues, il s'emploie encore à y répondre, à en remercier, à en discuter : des idées importantes apparaissent ainsi, soit qu'il déclare à Bordeaux qu'« il y a une reprise de possession possible du passé. C'est celle qu'on tente en remontant le cours de souvenirs enchantés, et en écrivant un beau livre³ » ; ou à Barrès, anticipant sur *Contre Sainte-Beuve* : « J'ai dit que la vie de Racine, de Pascal, de Tolstoï, de Maeterlinck⁴ étaient en deux parties. C'est une idée qui me plaît⁵. » Il lui confie en termes voilés ses projets : « J'ai encore deux Ruskin à faire et après j'essaierai de traduire ma pauvre âme à moi, si elle n'est pas morte dans l'intervalle. »

ACCUEIL DE LA PRESSE À *LA BIBLE D'AMIENS*

André Chaumeix rend compte du livre dans *Le Journal des débats* du 20 mars 1904. *Le Figaro* du 3 avril 1904 signale en première page la traduction, due à « un jeune écrivain de talent... Son œuvre est toute pleine d'une grâce fine et d'un soin pieux⁶ ». Le 22 mai, Albert Flament rend compte du livre en

1. Il n'y a que sept exemplaires sur holland.

2. *Bible*, p. 254, n. 1.

3. *Corr.*, t. IV, p. 99.

4. À propos de celui-ci, Proust ajoute qu'il le trouve « un très grand penseur », et qu'il le lit plus souvent. Il s'assimile d'autre part à Bouteillier, le professeur de philosophie des *Déracinés*, que justement Barrès condamne. L'antipathie de Barrès à l'égard de Proust, malgré les avances de ce dernier, ne cessera jamais, jusqu'à son mot final et ridicule aux obsèques de Proust : « C'était notre jeune homme. »

5. *Corr.*, t. IV, p. 93.

6. Dans la rubrique « Échos » (23 lignes) ; *ibid.*, p. 105.

première page de *L'Écho de Paris*. Henri Bergson signale l'ouvrage à l'Académie des sciences morales et politiques le 28 mai¹, en commentant la pensée de Ruskin, à la fois idéaliste et réaliste, et dont l'esthétique naît du sentiment religieux ; il voit dans la préface « une importante contribution à la psychologie de Ruskin » et dans la traduction, une langue animée et originale. Dans *Le Temps* du 11 juillet, Albert Sorel publie un chaleureux éloge de Proust : « Il écrit, quand il médite ou rêve, un français flexible, enveloppant, en échappements infinis de couleurs et de nuances, mais toujours translucide » ; le comparant à Gallé, il ajoute que ses images procèdent le plus souvent de l'Écriture. L'éloge de son ancien maître, de celui qui lui avait fait découvrir, outre les secrets de la politique étrangère, ceux de certains romans de Balzac comme *Une ténébreuse affaire* ou *L'Envers de l'histoire contemporaine*, transporte Marcel d'aise². Dans *La Revue des Deux Mondes* du 15 septembre, Georges Goyau consacre quelques lignes élogieuses mais banales à Ruskin et à son traducteur³, et dans *Le Gaulois* du 18 décembre une colonne et demie en première page, beaucoup plus élogieuse pour la traduction, « véritable effort d'art, où l'on voit l'interprète de Ruskin frôler son texte avec amour, en une sorte de caresse, et puis l'habiller avec des raffinements de respect⁴ ». Ces paroles vont droit au cœur de Marcel, qui a finalement – mais il y a mis autant d'efforts et de sollicitations que les modernes attachés de presse – été assez gâté par la critique : heureux temps ! de nos jours, il est devenu très rare que les journalistes daignent parler de la qualité d'une traduction ou d'une préface⁵. Proust constatera cependant avec dépit que ses « amis littéraires », Léon Daudet, Hermant, n'ont rien fait⁶. En avril, on en est à la quatrième édition (chacune ne comporte que mille exemplaires).

1. Le compte rendu paraîtra dans les *Séances et travaux de l'Académie...* 1904, p. 491-492, repris dans H. Bergson, *Mélanges*, PUF. La correspondance échangée à cette occasion entre le philosophe et Proust montre que, dans une lettre perdue, celui-ci a touché juste en évoquant « la physionomie de Ravaisson », auquel Bergson reconnaît devoir cet enthousiasme qui est passé dans sa notice (*Corr.*, t. IV, p. 139).

2. *Ibid.*, t. IV, p. 177.

3. *Ibid.*, p. 276-277.

4. *Ibid.*, p. 400.

5. Proust est encore mentionné dans *Les Arts de la vie*, et dans *La Chronique des arts et de la curiosité* en mars, dans *La Revue de Paris* le 1^{er} avril.

6. *Corr.*, t. V, p. 183, mai 1905.

PROUST ET SAINT-SIMON

Entre-temps, Montesquiou fait publier sous forme de plaquette hors commerce, à cinquante exemplaires sur hollande, sans connaître le nom de l'auteur, le pastiche de Saint-Simon, *Fête chez Montesquiou à Neuilly*, que Proust avait fait paraître, en signant Horatio, pseudonyme shakespearien qu'il a utilisé plusieurs fois, dans *Le Figaro* du 18 janvier 1904¹. Il a été, en effet, très heureux du portrait que Marcel a peint de lui, de son secrétaire Yturri, de ses hôtes.

Il est difficile de savoir quand Proust a commencé de lire Saint-Simon : une première référence apparaît en 1899, dans une lettre à France. On sait qu'il a utilisé l'édition Chéruel². Dans son pastiche de 1904, il en utilise six volumes³ pour y trouver des détails généalogiques sur les personnes citées, La Rochefoucauld, Noailles, Chimay. C'est encore une forme d'idolâtrie, puisqu'elle asservit l'œuvre à la vie⁴. Au début de 1909, Proust demande à Montesquiou son pastiche de 1904 pour l'introduire dans « L'affaire Lemoine⁵ », ce qu'il remettra à plus tard. Lorsque Marcel utilise le style de Saint-Simon, c'est pour rendre un hommage supplémentaire à Montesquiou, en l'égalant aux grands seigneurs de la cour de Louis XIV, dans le ton même de son plus grand peintre. C'est aussi s'arracher par l'imitation d'un grand style à la banalité du compte rendu mon-

1. Publié dans CSB, p. 710-713.

2. *Mémoires du duc de Saint-Simon*, 22 volumes in-16, 1873-1886, publiés par Chéruel et Régnier fils, avec la table analytique rédigée par l'auteur, dont Proust a fait grand usage, par exemple pour indiquer à Bibesco les noms de Saint-Simon non repris par Balzac. Une allusion montre qu'il connaissait aussi les additions du duc au *Journal de Dangeau* (A. Plantevignes, *op. cit.*, p. 238 : « trop parfumé », éd. Coirault de Saint-Simon, t. II, p. 1113, n° 598). Voir aussi H. de Ley, « M. Proust et le duc de Saint-Simon », University of Illinois Press, 1966 ; J. Milly, *Les Pastiches de Proust*, A. Colin, 1970. Proust cite précisément l'édition Chéruel dans « Le salon de la comtesse Potocka » (13 mai 1904). Il a pu lire Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*), Gaston Boissier (1888), et a pu entendre Albert Sorel en parler à l'École des sciences politiques.

3. T. X à XIV et XVIII de l'édition Chéruel.

4. On a soupçonné à tort Proust de ne s'être servi que de l'index de l'édition Chéruel pour retrouver les noms des relations de Montesquiou qu'il voulait citer. À partir de ce pastiche, Proust citera souvent Saint-Simon : dans « Sur la lecture », préface à *Sésame et les lys* (1905) ; dans ses lettres à Mme de Noailles (1904), à Georges de Lauris (fin décembre 1908).

5. *Corr.*, t. IX, 1909.

cel, malade, reste, à la demande de sa mère, seul à l'hôtel Splendide. Dans l'attente d'une dépêche qui le rappellera à Paris, vers le 13, il espère, bien malheureux, que « tout cela se dissipera comme un mauvais rêve¹ ». Quelques jours après, une petite amélioration donne un peu d'espoir. La malade montre un calme absolu, et ses fils ne peuvent savoir « ce qu'elle croit et ce qu'elle souffre ». Elle est paralysée, sa parole est embarrassée². Marcel est saisi de la crainte qui ne le quittera plus : « Elle me sait si incapable de vivre sans elle, si désarmé de toutes façons devant la vie, que si elle a eu comme j'en ai la peur et l'angoisse, le sentiment qu'elle allait peut-être me quitter pour jamais, elle a dû connaître des minutes anxieuses et atroces qui me sont à imaginer le plus horrible supplice³ ». Pendant quinze jours, elle refuse toute alimentation, tout médicament, et consent à peine à voir le médecin, le docteur Landowski, ancien élève de son mari, « l'homme qui seul l'aurait guérie si on avait pu la guérir⁴ ». Son fils, un jour, fera comme elle. Elle est veillée par une religieuse, qui dira à Marcel qu'il avait toujours quatre ans pour sa mère. Elle ne souffre que les deux derniers jours et meurt le mardi⁵ 26 septembre 1905, à cinquante-six ans. La mort « lui a rendu sa jeunesse d'avant les chagrins », sans un cheveu blanc. Le professeur Gosset est la première personne qui vienne les voir après sa mort, « avec une des sœurs de la rue Bizet. Il a été allègre et gentil⁶ ». Pendant deux jours, Marcel reste près d'elle, « pleurant, et souriant au cadavre à travers ses larmes⁷ » et croit l'avoir encore. Mais celui que sa mère appelaît, en citant *L'Éducation sentimentale*, son « petit Frédéric⁸ », n'a plus personne pour le protéger.

Comme Mme Proust avait gardé la religion juive par respect pour ses parents, on se réunit, sans prières, à la maison mortuaire ; l'inhumation a lieu au Père-Lachaise⁹. Le char dis-

1. *Ibid.*, p. 338, 13 septembre 1905.

2. *Ibid.*, t. VI, p. 200-201, à Mme Catusse.

3. *Ibid.*, p. 341, à Montesquiou. Lettre semblable à Mme Straus, *ibid.*, p. 343.

4. *Ibid.*, p. 111, juin 1906, au docteur Landowski. Ladislas Landowski (1867-1956). Marcel et Robert lui offriront une paire de boucles d'oreilles de Mme Proust (*ibid.*, p. 222, 26 septembre 1906) : « Combien maman aurait été émue, ajoute Marcel, de voir les efforts admirables que vous avez faits pour nous la conserver, si elle avait pu s'en rendre compte. »

5. C'est aussi un mardi que le docteur Proust avait été frappé.

6. *Ibid.*, t. XI, p. 204. Il contribue donc au personnage de Dieulafoy (pourtant réel), ainsi que le chirurgien Tillaux (*Le Carnet de 1908*, p. 68-69).

7. *Notes*, p. 99.

8. *Corr.*, t. V, p. 320.

9. *Ibid.*, p. 345, 27 septembre 1905, à Anna de Noailles.

paraît sous les couronnes, dit *Le Figaro* ; de nombreuses personnalités, médicales, aristocratiques, littéraires, des Dieulafoy aux Chevigné, des Noailles à Bergson, et les amis de Marcel, assistent aux obsèques.

DEUIL (1905-1906)

Dans le grand appartement de la rue de Courcelles, maintenant délaissé par ceux qui l'avaient choisi, le frère, la belle-sœur, l'oncle Georges (qui va bientôt mourir du même mal que sa sœur) et la tante de Marcel lui tiennent quelques jours compagnie¹. Il accomplit cette descente aux enfers qui n'est épargnée à aucune âme sensible ; l'espace devient, comme dans *Albertine disparue*, la figure de la souffrance : « Je suis allé dans certaines pièces de l'appartement où le hasard fait que je n'étais pas retourné et j'ai exploré des parts inconnues de mon chagrin qui s'étend toujours plus infini au fur et à mesure que j'y avance. Il y a certain parquet près de la chambre de Maman où l'on ne peut passer sans le faire crier, et Maman qui aussitôt l'entendait me faisait avec la bouche le petit bruit qui signifie : viens m'embrasser². » La nuit même ne le calme pas : « Je ne peux plus dormir et si par hasard je m'endors le sommeil moins ménager de ma douleur que mon intelligence éveillée m'accable des pensées atroces que du moins quand je suis éveillé ma raison essaie de doser, et de contredire quand je ne peux plus les supporter³. » Dans *Sodome et Gomorrhe*, il amplifiera superbement cette descente nocturne aux enfers, écho digne d'Homère, de Virgile et de Dante : « Dès que pour y parcourir les artères de la cité souterraine, nous nous sommes embarqués sur les flots noirs de notre propre sang comme sur un Léthé intérieur aux sextuples replis, de grandes figures solennelles nous apparaissent, nous abordent et nous quittent, nous laissant en larmes⁴. »

1. *Ibid.*, p. 350.

2. *Ibid.*, p. 346.

3. *Ibid.*, p. 348-349. Cf. p. 359. « Alors je suis soumis sans défense aux impressions les plus atroces. »

4. *RTP*, t. III, p. 157 ; cf. *Le Carnet de 1908*, p. 56 : « Le visage de Maman alors et depuis dans mes rêves. » Dans ce carnet, Proust note encore : « Rêve de Maman, sa respiration, se retourne, gémit. – "Toi qui m'aimes ne me laisse pas réopérer, car je crois que je vais mourir, et ce n'est pas la peine de me

Après une première période de « plus silencieux recueillement », Marcel sent que sa mère s'éloigne un peu plus de lui¹ et s'efforce de rester en « communion incessante » avec elle, en mêlant l'idéalisation (« l'amour maternel est pur d'égoïsme ») et le sentiment de culpabilité, dont l'apparence tient à l'inquiétude qu'il lui causait par sa santé². Lorsque cette anxiété « le rend fou », il tente « de la diriger, de la diminuer ». Il ose pourtant à peine sortir, pour n'avoir pas à « rentrer », parce que sa mère attendait naguère anxieusement son retour – « pour voir si je rentrais sans trop de crise ». Au début de novembre, quelques moments de rémission apparaissent, qu'il se reproche d'ailleurs, comme s'il allait s'habituer à son malheur et reprendre goût à la vie. En même temps lorsqu'il évoque ce qui a tué sa mère, il s'agit de la mort d'Adrien Proust, non de son asthme³. Il commence à envisager de quitter, non sans déchirement, la rue de Courcelles, qu'il croit trop chère pour lui, et s'occupe à répondre aux lettres de condoléances⁴. Surtout, il s'apprête à entrer en clinique ; ayant renoncé à celle de Déjerine qui voulait le garder trois mois, et comme Sollier vient le voir et refuse de le soigner à domicile (« sans isolement, sans me faire entrer chez lui, rien qu'en changeant mes heures, mes repas »), ce que Marcel aurait préféré par crainte, malheureux comme il est, de l'isolement, du dépaysement), pour obéir au vœu de sa mère, il entre au sanatorium du docteur Sollier, 145 route de Versailles à Boulogne-sur-Seine⁵. Il lui est défendu d'écrire, ce qu'il

prolonger. » / Rêve. Papa près de nous. Robert lui parle, le fait sourire, lui fait répondre exactement à chaque chose. Illusion absolue de la vie. Donc tu vois que mort on est presque en vie. » Ces rêves, Proust les situe, non au moment de la mort de la grand-mère, mais plus tard, dans cette sorte de résurrection que constituent « les intermittences du cœur ».

1. *Corr.*, t. V, p. 354, 26 octobre 1905, à Mme Alphonse Daudet.

2. *Ibid.*, p. 355.

3. *Ibid.*, p. 359, 8 ou 9 novembre 1905, à Mme Straus. Cf. p. 363 : « Elle n'a pu survivre à mon père. » Proust raisonne comme si Mme Proust n'avait pas eu une maladie rénale, organique (à laquelle son ancien fibrome n'avait peut-être pas été étranger). Cf. à Barrès : « J'ai été surtout touché de cette intention délicieuse que vous avez eue quand vous m'avez dit qu'on voyait tout de suite que j'étais ce que maman préférait. Ce n'est pas exact. C'était mon père, bien qu'elle m'aimât tout de même infiniment. Mais quand mon père a été mort, elle a voulu – et n'a pas pu ! – lui survivre pour ne pas me laisser seul, pour ne pas me laisser dans l'état d'angoisse où elle savait que j'étais quand j'étais sans elle. » La même lettre fait allusion à des épisodes que nous lissons dans *Jean Santeuil* et dans la *Recherche* (*Corr.*, t. VI, p. 28).

4. « Ce travail fou de correspondance » (*ibid.*, t. V, p. 368).

5. Le docteur Sollier, né en 1861, qui tenait avec son épouse (dont Marcel trouve les notes de frais « formidables ») cette clinique pour maladies du système nerveux, avait été professeur d'hygiène des écoles d'infirmières de la ville de Paris, secrétaire de la Société médico-psychologique ; il avait publié un

indique par lettre à plusieurs amis, et de recevoir, c'est pourquoi il explique à Robert de Billy comment venir le voir (Lucien vient également deux fois, sans cesser d'être désagréable¹), et qu'il reçoit même Louisa de Mornand, venue lui demander s'il approuvait qu'elle vive avec Robert Gangnat². Comme à l'accoutumée, il entretient des rapports amicaux avec le personnel, les surveillants ou gardiens. Dès le début, il décrète que sa cure « lui fait le plus grand mal » et qu'il va bientôt y mettre fin. Elle durera jusqu'au 25 janvier 1906. Sa principale utilité, littéraire, sera d'être amplifiée et dédoublée dans *Le Temps retrouvé* : il faut un long délai pour que les événements de la vie soient introduits dans l'œuvre. En revanche, il n'y a pas lieu d'ironiser, comme les biographes, sur Marcel qui veut rester malade, comme pour rester près de sa mère. Répétons-le : on ne choisit pas d'être asthmatique, et la cure d'isolement préconisée par Camus, Pagniez et Déjerine dans *Isolement et psychothérapie*³ (qui a pu faire croire à Marcel que sa maladie était purement nerveuse), ne pouvait pas le guérir⁴. Il est vrai que Proust avait d'autant moins d'estime pour Sollier que celui-ci jugeait Bergson un « esprit confus et borné » : « Cela n'a pas ajouté au succès du traitement psychothérapeutique⁵ ! » Le 1^{er} janvier 1906 aura été pour lui une date cruelle en lui rendant les souvenirs de sa mère qu'il avait perdus, et particulièrement de sa voix⁶. Il retrouve la force de lire la presse, de suivre la conférence d'Algésiras à laquelle participe son ami Billy et dont dépend la paix entre l'Allemagne et la France. Il félicite à plusieurs reprises le peu reconnaissant Barrès pour son élection le 25 janvier à

Cours d'hygiène (1888), *Les Troubles de la mémoire* (1892), un *Guide pratique des maladies mentales* (1893), *Genèse et nature de l'hystérie* (1897), *Le Problème de la mémoire* (1900), *L'Hystérie et son traitement* (1901), *Les Phénomènes d'autoscopie* (1903), *Le Mécanisme des émotions* (1905). On voit que ses ouvrages et sa conversation ont pu contribuer à documenter Proust sur les maladies nerveuses et la mémoire. Mme de Noailles, précédant Marcel (comme pour le liège dont elle isole sa chambre), avait fait des séjours de deux mois dans sa clinique, sur le conseil de Brissaud en décembre 1900 et au printemps 1905.

1. *Corr.*, t. VI, p. 49.

2. *Corr. avec G. Gallimard*, p. 30.

3. Cité en note dans *Sésame*, p. 106.

4. Il faudra attendre les recherches sur l'allergie, le recours aux vaccins, pas toujours efficace, et surtout la découverte de la cortisone, pour progresser dans le soulagement des malades et le traitement de l'asthme, que l'on n'arrive toujours pas à éliminer.

5. *Corr.*, t. VII, p. 107, avril 1908, à Georges de Lauris.

6. *Ibid.*, t. VI, février 1906, à Mme de Noailles : première esquisse du thème des « intermittences du cœur ».

l'Académie française et pour ses livres, *Au service de l'Allemagne*¹ et *Le Voyage de Sparte*². C'est l'occasion d'affirmer un de ses grands principes : « L'allégresse, l'enthousiasme, est pour l'artiste comme pour le lecteur le critérium de la beauté, du génie, de la vérité³. » Avec une lucidité qui n'a pas dû lui plaire, Proust distingue en son interlocuteur le « Chateaubriand pince-sans-rire », « l'air hautain, l'air dégoûté, l'air gouailleur », les « pages stériles », le « divin mélodiste ».

De retour rue de Courcelles vers le 25 janvier, il reste alité et, malade, s'imagine qu'il va « enfin rejoindre sa chère petite maman⁴ ». Mais, peu à peu, il recommence à voir, « en tricot », certains de ses amis⁵, comme Albufera l'annonce à Billy : « Marcel ne va pas à merveille mais cependant on le voit de cinq à dix heures tous les jours ce qui constitue un grand progrès⁶. » Au printemps, dans la même lettre à Reynaldo où il écrit « chagrin augmente tous les jours de maman », il fait état de sa bonne humeur et multiplie les plaisanteries⁷. Dans un long poème en vers, il donne à Hahn, qui s'est vu confier, pour août, la direction de *Don Giovanni* au festival de Salzbourg (il va être à la tête de l'orchestre philharmonique de Vienne avec Lili Lehmann – créatrice du festival, du Mozarteum et, note Hahn, de la tradition mozartienne, qui n'existant pas avant elle – et Geraldine Farrar, ce qui montre qu'il était un grand chef d'orchestre), des conseils financiers : mettre son compte à la banque Rothschild, suivre les conseils de Robert de Rothschild (« beau comme une Charite », « je le soupçonne ! »), éviter l'emprunt russe. Marcel se trompe, en matière d'argent, d'amour, de santé, pour lui-même, non pour les autres. Certains de ces vers de mirliton décrivent l'actualité avec un esprit de chansonnier, de ce music-hall que les deux amis aimait tant : « Le régime actuel a beau manger du moine / Alarmer follement nos plus chers intérêts / Il est encore crois-moi des placements pros-

1. Publié en 1905, premier volume des *Bastions de l'Est*, c'est le roman d'un jeune homme dans l'Alsace occupée. Proust le commente de près, et désire savoir qui est Mme d'Aoury, « noble petite créature dont le visage lumineux ne se troublait point sur un bruit d'épées » (sans doute pour s'assurer – il ne se trompe pas – qu'il s'agit de Mme de Noailles, qui figure sous les traits d'une « jeune Gasmule », dans *Le Voyage de Sparte*, et à qui est longuement dédié le livre, ce dont Proust félicite Anna).

2. *Corr.*, t. VI, p. 38-39, février 1906.

3. *Ibid.*, p. 38.

4. *Ibid.*, p. 49. En revanche, il ne pense jamais au suicide.

5. Mais non tous : Mme Catusse, Albufera, Lucien Daudet, Mme Straus, Mme Lemaire, Casa-Fuerte, R. Hahn, Bibesco.

6. *Ibid.*, p. 43.

7. *Corr.*, t. VI, p. 71-72, 21 avril 1906.

pères / On insulte l'armée, on expulse les pères / Mais la rente remonte aussi quand tu parais / Poincaré ! Donc ô Buncth, spéculé, agioète, espère¹ ! » Quand on rit, c'est qu'on guérit. C'est le moment où Marcel tente quelques sorties, d'abord seul, pour n'avoir pas à parler, puis pour voir le duc de Guiche². Bientôt grippé, il se trouve un nouveau médecin, qui le soignera jusqu'à sa mort, le docteur Bize : « Il me prescrit mille médicaments. Mais l'heure de la consultation seule est venue. Celle de l'obéissance ne viendra que plus tard³. » Après l'avoir rendu pessimiste sur sa santé, le praticien l'a ensuite remis de « bonne humeur par de bonnes paroles⁴ », ce qui montre à la fois la solitude de Marcel, son caractère influençable pour les questions autres qu'artistiques, son besoin, rarement comblé, d'être encouragé et rassuré.

Proust, jugé maintenant expert en études ruskinniennes, continue d'être consulté. C'est ainsi qu'il confie que, même si ses *Mornings in Florence*, dont il a une édition admirablement illustrée ne sont pas son chef-d'œuvre, s'il allait jamais à Florence, ce serait pour mettre ses pas dans ceux de Ruskin⁵. Celui-ci a signalé tout ce que les guides omettent, et « la moitié au moins des peintres, des architectes que nous admirons ont été découverts par lui⁶ ». En même temps il se rapproche de sa chère Venise, où il ne se sent pas la force de retourner parce qu'elle est trop pour lui un « cimetière de bonheur⁷ », en se procurant un ouvrage sur un peintre qui le séduit, et dont Ruskin avait parlé, Carpaccio⁸, qui sera associé à Albertine : tout se passe comme si les divers personnages de la grande œuvre se mettaient peu à peu en place à l'insu même de son créateur. Mais surtout, *La Chronique des arts et de la curiosité* du 5 mai publie son compte rendu de la traduction, par sa cousine Mathilde Crémieux, des *Pierres de Venise*. Marcel

1. *Ibid.*, p. 65, mi-avril 1906.

2. À qui il dédicace *Les Plaisirs et les Jours* de manière nostalgique : « À celui qu'il aurait pu être plus encore qu'à ce qu'il est... J'offre ce portrait guère plus ressemblant d'un moi qu'il n'a pas connu » (*ibid.*, t. VI, p. 67, 15 avril 1906). Il y ajoute une seconde dédicace humoristique.

3. *Ibid.*, p. 72. Le docteur Bize était « un excellent médecin de médecine générale que Robert Proust, son ancien condisciple, avait recommandé à son frère », et qui viendra le voir tous les vendredis (D. Mabin, *op. cit.*, p. 184).

4. *Corr.*, t. VI, p. 72.

5. *Ibid.*, p. 75, mai 1906, à Mme Catusse. L'édition est la Library Edition, dont le volume sur Florence vient de paraître.

6. *Ibid.*, p. 148.

7. *Ibid.*

8. C'est le *Carpaccio* de Molmenti, paru en français à Venise en 1893. Proust consultera aussi l'ouvrage de L. Rosenthal (1906).

(pour Paulhan, Breton, Lacretelle, Giraudoux¹), comptes rendus dans la presse. Il demande ainsi, en 1921, à un journal de confier à Montesquiou, bien oublié, une rubrique de critique d'art ; il veille que la *NRF* rende bien compte du dernier livre de Lucien Daudet.

Le Côté de Guermantes I

Lorsque Grasset a renoncé à publier *Le Côté de Guermantes*, le texte a dû être recomposé à partir de cette base, qui a servi en somme de manuscrit. C'est en juin 1919 seulement, et à un très mauvais moment, le déménagement, que Proust reçoit le premier jeu d'épreuves complet. D'autres épreuves lui parviennent après le 8 décembre : la période n'est pas plus favorable, puisque c'est celle du prix Goncourt². Aussi est-il contraint, en février 1920, de demander de l'aide à Jacques Rivière, d'autant que premier et deuxième jeu s'entremêlent, et que Proust demande un troisième jeu, qu'il se fera lire : « Je ne changerai plus rien et on pourra donner le bon à tirer³. » C'est alors qu'André Breton est employé à relire, fort mal, les épreuves : « On ne fait pas attention⁴ », dit Proust, qui ne verra Breton qu'une fois, mais dont il apprécie *Les Champs magnétiques*⁵. Dans cette confusion, certains placards corrigés par l'auteur lui-même ne parviennent pas à l'imprimeur⁶. D'autre part, Proust corrige jusqu'au dernier moment, soit directement sur le document, soit à partir d'additions préparées sur un cahier de brouillon⁷. En mars, à la demande de Gaston Gallimard, le roman est

1. E. g. *ibid.*, p. 606.

2. *Ibid.*, t. XIX, p. 125, 18 février 1920.

3. *Ibid.*, p. 154, 12 ou 13 mars 1920.

4. *Ibid.*, p. 438, 2 septembre 1920, à G. Gallimard : « Monsieur (...) Breton a cru lire, Jacques Rivière a cru lire. (...) Jamais je n'ai attendu un livre avec autant d'impatience et ne l'ai lu avec tant de désolation. » Cf. p. 472, à Ph. Soupault : « J'ai vu que mon prochain livre, pourtant relu par monsieur Breton, contenait tant de fautes que si je ne dressais pas un erratum j'en serais déshonoré. Il m'a pris plus de huit jours, compte 23 pages. J'ai relevé plus de deux cents fautes. » Mais Rivière écrit à Proust ces propos étonnans, que Breton ne confirme dans aucun écrit : « André Breton, le dada en chef, qui est venu nous aider à corriger vos épreuves, m'a déclaré pour vous une admiration intense, fondée justement sur les trésors poétiques qu'il a découverts dans votre œuvre » (29 juin 1920).

5. *Ibid.*, p. 446, 474, à Ph. Soupault.

6. *RTP*, t. II, p. 1521, sur un jeu de vingt-quatre placards, les confusions en touchent trois.

7. Le Cahier d'additions 60 contient ainsi des passages précédés de la mention « pour ajouter aux épreuves de *Guermantes* que Tronche doit me ren-

divisé en deux volumes. Proust croit encore les faire paraître ensemble, ainsi que les deux volumes de *Sodome et Gomorrhe I*, « et quelques mois plus tard les deux volumes de *Sodome et Gomorrhe II*¹, *Le Temps retrouvé*² ». Rien de tout cela ne se réalisera. Un seul des deux tomes du *Côté de Guermantes* paraît d'abord : Proust renvoie les dernières épreuves corrigées en juillet³. C'est ainsi que « La maladie de la grand-mère » est coupée en deux, et sera publiée dans *Le Côté de Guermantes II*. En juin 1920, Proust prévoit qu'il fera paraître *Le Côté de Guermantes II* en un volume avec *Sodome et Gomorrhe I*. « Ce sera mieux coupé ainsi⁴. » La genèse du livre aura duré douze ans ; dans l'attente de paraître, l'auteur a jusqu'à la fin préparé des additions dans un cahier de brouillon (n° 61). L'achevé d'imprimer est du 17 août 1920. En possession des « bonnes feuilles », Proust, « au désespoir » de la mauvaise qualité de la composition (on a par exemple imprimé « Bergson » au lieu de « Bergotte »), a corrigé une quinzaine d'erreurs sur un exemplaire personnel, et établi – il est pitoyable de voir Proust obligé à passer tant de temps, à user ses yeux, à un travail que les lecteurs ou correcteurs de la maison d'édition auraient dû faire convenablement – un autre erratum de 23 pages⁵. Malgré cela, l'édition n'est pas sans incohérences, dues pour la plupart aux erreurs commises en déchiffrant le manuscrit original de l'auteur. Il dédie le volume, mis en vente le 22 octobre 1920, à Léon Daudet, en remerciement de ses efforts pour lui faire donner le prix Goncourt. S'il déclare à Gaston Gallimard qu'il se sent NRF à un point qu'il ne peut dire, il n'en reproche pas moins à son éditeur de multiplier les barrières, de ne pas lui avoir dit où il demeurait, d'être peu à la revue⁶, ce qui rend les communications difficiles. En juillet, celui-ci a cependant mis en vente par souscription l'édition tirée à cinquante exemplaires des *Jeunes Filles*, pourvus chacun de deux placards corrigés ayant

voyer » : c'est le cas de la scène où Saint-Loup donne des coups de poing à un inverti. De même le pastiche du « nouvel écrivain » dans *Guermantes II* est une addition provenant de ce même cahier.

1. Qui comprennent à ce moment ce qui deviendra *La Prisonnière* et *Albertine disparue* (*Corr.*, t. XIX, p. 348).

2. *Ibid.*, p. 164, à G. Gallimard.

3. *Ibid.*, p. 376.

4. *Ibid.*, p. 323, au même. Le volume paraîtrait en novembre 1920, croit Proust, puis en décembre, puis le 15 février 1921, mais en réalité il ne sortira qu'au mois de mai 1921.

5. *Ibid.*, p. 439. Envoyé le 21 septembre.

6. *Ibid.*, p. 324.

hommage d'une tendresse et d'une admiration qui ne se laissent pas condenser ainsi en quelques mots, écrits tandis qu'on me parle. Et avec une reconnaissance infinie pour l'adorable billet à Angèle¹. » Il nomme Reynaldo « ce [qu'il] aime le plus au monde² ». Aux Straus, il signale, inspirée par eux, la scène des souliers rouges qu'il alla « un soir chercher³ ».

Accueil du « Côté de Guermantes II-Sodome et Gomorrhe I »

Dans *Le Temps* du 12 mai, Souday, tout en trouvant le livre « moins substantiel » que les précédents, salue en Proust « un Bergson ou un Einstein de la psychologie romanesque ». Il ne parle pas de *Sodome*, ni de Charlus, ce que l'auteur lui reproche⁴. Jaloux fait l'éloge du livre dans *La Revue hebdomadaire* (21 mai), tout comme Allard dans la *NRF* de septembre. En revanche, André Germain publie un compte rendu venimeux dans *Les Écrits nouveaux* (juillet 1921). Binet-Valmer, dans *Comœdia* (22 mai), dénonce « les dépravations où se complaît M. Marcel Proust » ; « ces vilains livres », ajoute-t-il, ne traduisent pas l'« âme française » ; mais le même fera un article favorable sur « Jalouse », en novembre⁵. La notoriété entraîne d'ailleurs des articles stupides de journaux humoristiques : « Nouveau stylo Swan, fabricant Marcel Proust » ou « Nous avons reçu une lettre de Marcel Proust nous priant de dire qu'il n'a aucune parenté avec le capitaine Proust accusé de vol et d'espionnage⁶. »

Les amis de l'auteur sont partagés : Albufera est furieux de se reconnaître en Saint-Loup. Mme de Chevigné refuse de lire le livre⁷. « [Comme si elle devinait que la duchesse de Guer-

1. Dédicace inédite sur *CG II-SG I* (hollande H.C.), mai 1921, Catalogue M^e de Cagny, Drouot, 11 mars 1995. Dédicace à Rivière, *Corr.*, t. XX, p. 234, n. 2 : « Je me contente de vous redire combien je vous admire et combien je vous aime. »

2. *Ibid.*, p. 236.

3. *Ibid.*, p. 285 ; *RTP*, t. II, p. 883-884. Mme Straus écrit à Marcel : « Je ne suis pas du tout scandalisée par le sujet. D'ailleurs nous le traitons ensemble quand vous venez le soir » (*Corr.*, t. XX, p. 286).

4. *Ibid.*, p. 258-260 et notes.

5. *Ibid.*, p. 527-530.

6. *Le Merle blanc*, 19 novembre 1921 ; *Corr.*, t. XX, p. 537-538, à R. Proust.

7. Est-ce pour ce volume qu'elle dit à son voisin, Cocteau : « Mon petit Jean, Marcel vient de m'envoyer un livre. Tu serais gentil de me marquer tous les passages où il parle de moi. » C'est elle aussi qui, voyant arriver une lettre de Proust et la soupesant, dit : « Voici une lettre du pauvre Marcel. Qui va la lire ? » (A. David, *op. cit.*, p. 11, 12).

mantes] ressemble un peu à la poule coriace que je pris jadis pour un oiseau de paradis et qui ne savait comme un perroquet que me répondre "Fitz-James m'attend" quand je voulais la capturer sous les arbres de l'avenue Gabriel. En faisant d'elle un puissant vautour, j'empêche au moins qu'on la prenne pour une vieille pie¹. » Et Proust écrit à Mme de Chevigné « qu'être méconnu à vingt ans de distance par une même personne, sous des formes aussi incompréhensibles (...) est un des seuls chagrins que puisse ressentir à la fin de sa vie un homme qui a renoncé à tout² ». Il assure en même temps le gendre de la comtesse Greffulhe qu'elle est la princesse de Guermantes. Colette, qui sait à quoi s'en tenir, est enthousiasmée par *Sodome et Gomorrhe*³. Mais les réactions les plus intéressantes sont celles de Gide et de Montesquiou.

Le dialogue avec Gide

Le dialogue entre ces deux hommes qui ne seront jamais amis, alors qu'eussent dû les rapprocher leur origine bourgeoise, leur passion pour la littérature et la *NRF*, l'homosexualité, est bien connu, grâce au *Journal* de Gide⁴. À la *NRF*, Proust est du côté de Rivière : lorsqu'en avril 1921 Gide publie un « Billet à Angèle » hostile à la revue, qu'il juge ennuyeuse, Marcel intervient pour qu'il enlève les « insinuations les plus désagréables » à l'égard du directeur⁵. Au contraire, lorsqu'il reçoit les épreuves, le 23 avril, d'un autre « Billet à Angèle », que Gide lui a consacré, chaque phrase l'*« émerveille »* : son style, dit l'*« apôtre de la sincérité »*, a toutes les qualités, ses livres sont une forêt enchantée, « il dispose de tout un trésor d'analogies, d'équivalences, de comparaisons⁶ ».

Gide vient chez Proust une heure le 13 mai, et lui prête *Corydon*, sans doute pour lui faire connaître ses propres vues

1. *Corr.*, t. XX, p. 349, 17 juin 1921, à Guiche.

2. *Ibid.*, p. 474, vers septembre 1921.

3. *Ibid.*, p. 381-382.

4. A. Gide, *Journal*, p. 692-694 : sur Proust malade et leur discussion sur l'inversion. Cf. Morand offrant à Proust Magnus Hirschfeld, et Marcel le repoussant avec dégoût : c'est qu'il n'a rien à apprendre et que Morand a fait une gaffe (Morand, *Discours du 15 décembre 1971 pour le prix Montyon*, in H. Bonnet, *Les Amours et la sexualité de Marcel Proust*, Nizet, 1985, p. 95, et G. de Diesbach, p. 714).

5. *Corr. avec G. Gallimard*, p. 315 et n. 1., *Corr.*, t. XX, p. 79, 20 janvier 1921, Rivière à Proust.

6. *Corr. avec G. Gallimard*, p. 208-209, 23 avril 1921.

siasma fort peu. Ce fut seulement sans doute par courtoisie, par gentillesse, qu'il consentit, pour me faire plaisir, à dire du bien du merveilleux portrait de Granet, prêté par le musée d'Aix. Puis Proust aperçut dans la salle quelques figures de connaissance ; et il se décida à s'en aller, assez farouchement. Paul Morand me disait dernièrement que, depuis ce printemps 1921, Marcel Proust n'était plus retourné voir de peinture¹. »

Proust a prévu, imaginé à l'avance, amplifié ensuite l'agonie de Bergotte : mais il n'est pas mort devant la *Vue de Delft*². La confrontation entre la vie de l'écrivain et celle du tableau ne perd pour autant rien de sa grandeur, ni d'émotion les mots répétés : « Petit pan de mur jaune... »

Rochat s'en va

En janvier 1921 encore, Proust écrit, dans une lettre qu'il dicte à Rochat : « Je sens que nous nous battrions si je lui faisais croire que je l'aime comme moi-même³. » Mais le 1^{er} juin, il annonce à Gallimard que Rochat est parti la veille pour plusieurs années. Horace Finaly, directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas, lui aurait trouvé un poste dans une succursale à Buenos Aires. Son seul regret aurait été de n'avoir pas vu la princesse Soutzo⁴. Selon Reynaldo, il était devenu « menteur et méchant⁵ » (ce qui fait de lui un modèle de Morel). En partant, il aurait abandonné sa fiancée, comme Morel la fille (ou nièce) de Jupien : « M. Proust, raconte Céleste, est allé la consoler après son départ. Pour Rochat lui-même, il n'a jamais eu de regret. Son seul commentaire a été : "Enfin, Céleste, nous voilà bien tranquilles"⁶. » Ce fut le dernier « prisonnier ».

*

1. T. Laget, « L'Hommage à Marcel Proust de la *Nouvelle Revue française* », dans « Jacques Rivière, témoin de Marcel Proust », *Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier*, n° 37, 2^e trimestre 1985, p. 23-81. La lettre de Vaudoyer se trouve p. 78-80.

2. Il n'en est pas de même pour les fragments qui datent de la veille de sa mort, et qui ne figurent d'ailleurs pas dans le texte définitif.

3. *Corr.*, t. XX, p. 85, 23 janvier, à L. Gautier-Vignal.

4. *Ibid.*, p. 357, à la princesse Soutzo.

5. *Ibid.*, p. 405.

6. C. Albaret, p. 231 ; Céleste ne montre aucune sympathie pour le jeune homme. Les recherches de notre ami le professeur Berretta Anguissola pour retrouver la trace du secrétaire de Proust sont restées vaines : ni la banque, ni le consulat de France n'en ont gardé la trace. Mais peut-être est-il parti ailleurs rapidement ?

En juin, Proust ressort un peu. Il redîne au Ritz au début du mois. Le 15, il assiste au dîner que donne Mme Hennessy pour les fiançailles du duc de Marlborough avec Gladys Deacon. Le duc l'invite à Blenheim, et lui promet de le coucher à la gare du Nord, dans le bateau, dans son palais. Il lui a expliqué que du moment que l'on se croyait bien portant, on l'était¹. Le 24, Marcel assiste même à leur mariage civil au consulat de Grande-Bretagne.

Le philosophe norvégien

En février 1921, Bergson avait demandé à son « cher cousin » de recevoir Algot Ruhe, qui avait écrit sur *Swann* dès 1917². On le retrouvera dans *Sodome et Gomorrhe*³. Traducteur et biographe de Bergson, Ruhe (1867-1944) a raconté ses rencontres avec Proust dans deux articles et dans un roman. La première rencontre a lieu sans doute au printemps 1921. Tout commence donc chez les Bergson, qui considèrent Marcel comme un mondain : « Mes tentatives pour faire valoir ses qualités d'écrivain se heurtèrent à un discret étonnement. (...) Mais si j'allais rue Hamelin et si je rencontrais leur cher cousin il ne fallait pas omettre de lui porter le bon souvenir de la famille de la rue Vital. » Introduit par Céleste selon le rite habituel, « des yeux d'une profondeur océanique » le regardent ; Proust lui tend, avec « un grand sourire presque vorace », « une main énorme, trop molle » ; le philosophe suédois se voit servir un souper au chevet de Marcel, qui n'y prend pas part et ne « prononce même pas le mot international : Skål ! ». Proust commence alors un interrogatoire sur les œuvres de Ruhe : « une sorte de méthode socratique dont la finesse était digne d'admiration ». Il lui propose de faire publier dans la *NRF* ses nouvelles ou poèmes, qu'il transmet en effet, sans succès, à Rivière en novembre⁴. Dans *Sodome et Gomorrhe*, Ruhe, le « philosophe norvégien », est introduit d'abord sous un jour comique, à cause de la lenteur de son parler, qui donne l'im-

1. *Corr.*, t. XX, p. 343-344, 485.

2. *Ibid.*, p. 109, 16 février 1921.

3. *RTP*, t. III, p. 321-322, 326, 365 ; 373-374.

4. Algot Ruhe, « Quelques-uns qui n'ont pas été oubliés », *BMF* (Journal des aides-libraires de Suède), mai 1939, « Une visite nocturne chez Marcel Proust », *BMF*, juin et septembre 1939. Aimablement communiqué et traduit du suédois par C. G. Bjurström. *Corr.*, t. XX, p. 534, 540 (Proust propose que Bergson ou lui-même revoie le français du Suédois).

pression de chercher les mots dans un « dictionnaire intérieur », et qui contraste avec la rapidité qu'il met à s'échapper. Il transmet aussi au Narrateur, reflétant ainsi ses conversations avec Proust, les théories de Bergson sur « les altérations particulières de la mémoire dues aux hypnotiques » (qui détruisent la mémoire des citations) ; le Narrateur n'y reconnaît pas sa propre expérience : « L'idée élevée est restée à sa place ; ce que l'hypnotique a mis hors d'usage, c'est le pouvoir d'agir dans les petites choses¹. »

*

Dans la nuit du 17 au 18 novembre, Marcel reçoit, à sa demande, Bernard Faÿ, qui part donner une tournée de cours et conférences aux États-Unis sur les écrivains contemporains ; ses étudiants de Columbia voudraient faire des « travaux et thèses » sur Proust, et il aimerait recueillir l'avis du romancier. Le futur professeur au Collège de France (1893-1979, nommé en 1932, révoqué à la Libération) a retracé ses souvenirs dans *Les Précieux*², sur un ton proche de Sachs, de Germain, de Maurice Martin du Gard. Il aurait raconté à Proust l'histoire d'un jeune sergent tortionnaire, que son interlocuteur aurait voulu rencontrer (sans doute pour augmenter le personnel de l'hôtel de Jupien)³. Marcel lui explique que chacun de ses personnages correspond à une tendance en lui, à un besoin qu'il devait extérioriser ; le travail sur épreuves renforce la logique intérieure de chacun d'eux, mais en tenant compte des changements qui se produisent au cours de sa vie. Faÿ comprend, en partant, que le livre de Proust « l'épuisait, mais était aussi sa raison de vivre et le seul remède à ses maux ».

Le 8 décembre, Marcel retourne dîner au Ritz, à minuit. Il boit une bouteille de porto 345, qu'il attribue ensuite à M. de Cambremer en guise de somnifère⁴, et raconte à Walter Berry qu'une Américaine, qui le lit depuis trois ans, n'y comprend rien et lui écrit : « "Cher Marcel Proust, ... Dites-moi en deux lignes ce que vous avez voulu dire" (...). J'ai jugé inutile de lui répondre⁵. » À cette époque, il a l'impression que le duc de

1. RTP, t. III, p. 374. Voir aussi la discussion sur l'immortalité de l'âme avec le « philosophe norvégien ».

2. *Op. cit.*, p. 100 sq.

3. « Qu'est devenu le soldat en voie d'anthropophagie ? » demande Proust à Faÿ le 12 août 1922 (*Corr.*, t. XXI, p. 413).

4. RTP, t. III, p. 351.

5. *Corr.*, t. XX, p. 571, décembre 1921.

Guiche l'évite et se détache de lui ; il le menace d'un pastiche qui commencerait ainsi : « Le duc de Guiche (...) cultive les sciences ; elles ne le cultivèrent point. » Il souhaiterait pourtant l'interroger sur Einstein et la relativité du temps (mais le duc ne croit pas aux rapprochements entre la littérature et la science), et l'inviter au bal du Rifz le 25 (mais le duc sera en voyage)¹. Après la mort de Proust, le duc regrettera de ne s'être pas montré assez disponible à l'égard de Marcel.

Le réveillon du 31 décembre 1921

Proust accepte l'invitation du comte de Beaumont à se rendre à sa fête de fin d'année, à laquelle il tient absolument : « J'ai pris des drogues avec une telle exagération que c'est un homme à demi aphasic et surtout titubant sur ses jambes, par vertige, que vous aurez. » Et il lui demande de ne pas le présenter à trop de dames intellectuelles et fatigantes². Jean Hugo se souvient du bal donné par le comte et la comtesse de Beaumont : on applaudit, dans ses danses exotiques, la belle danseuse Djemil Anik, amie de Caryathis, la future Élise Jouhandeu. « On attendait Proust, Étienne de Beaumont annonçait : "Céleste vient de téléphoner pour la dixième fois ; elle demande s'il n'y a pas de courant d'air et si la tisane dont elle a donné la recette est préparée." Enfin à minuit il y eut une sorte de remous dans la foule et l'on sut que Proust était là. » Jean Hugo, qui ne l'avait pas vu depuis 1917, lui trouve le visage blême et bouffi : « Il ne parlait qu'aux ducs. – Regardez-le, me dit Picasso, il est sur le motif³. »

Au début de janvier 1922, Proust parle de son « infinie détresse morale se joignant aux souffrances physiques ». « Les médecins ont beau être ingénieux, ma terrible clairvoyance perce à jour leurs contradictions et m'ôte l'espérance. Quel malheur que les médecins soient "consciencieux" et qu'on ne

1. *Ibid.*, p. 578 ; réponse du duc, p. 580.

2. *Ibid.*, p. 601-602.

3. J. Hugo, *op. cit.*, p. 201.

s'étend donc sur le prince de Borodino, en réalité Walewski, et sur la princesse Mathilde. En cela, nul snobisme : « Un artiste ne doit servir que la vérité et n'avoir aucun respect pour le rang. Il doit simplement en tenir compte dans ses peintures, en tant qu'il est un principe de différenciation, comme par exemple la nationalité, la race, le milieu. Toute condition sociale a son intérêt et il peut être aussi curieux pour l'artiste de montrer les façons d'une reine, que les habitudes d'une couturière¹. »

BERGSON

Le 7 janvier 1892, le chemin de Proust croise celui d'un homme auquel il sera souvent comparé : Henri Bergson. Marcel est garçon d'honneur au mariage de sa cousine Louise Neuburger avec le philosophe. Né à Paris en 1859, fils d'un musicien slave originaire de la Pologne orientale et d'une jeune Anglaise², boursier au lycée Condorcet, élève brillant, premier prix de philosophie, puis de mathématiques au concours général, reçu à l'École normale supérieure en 1878³, il subit moins que Proust l'influence de Boutroux et Lachelier : le néokantisme n'est pas son fait. Agrégé de philosophie, il est nommé au lycée d'Angers, où il dictait sans notes⁴ et se servait d'un cours de Boutroux ; en 1885, il est muté au lycée de Clermont-Ferrand, où il passe cinq ans. La rédaction de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* l'y occupe : il écrit des pages à la file, au gré de l'inspiration, sans chercher d'abord à les raccorder, trouve son titre après bien des hésitations ; ce fut sa thèse (1889)⁵. À Paris, le collège Rollin, puis le lycée Henri-IV l'accueillent ; il sera battu en 1894 à une élection à la Sorbonne, avant d'être élu au Collège de France en 1900. L'alliance entre les deux cousins ne les rapprochera pas. Il y a quelque chose d'étonnant à imaginer ces entretiens sur la mémoire, le temps, l'habitude, le rire, le

1. CSB, p. 451.

2. J. Guitton, *La Vocation de Bergson*, Gallimard, 1960.

3. Parmi ses camarades, Jaurès, Durkheim, Desjardins. Proust parlera du premier et du troisième.

4. Il disait à J. Guitton : « Vous ne devez pas vous épouser à faire votre cours (...). Réservez-vous le plus de temps possible pour votre vie intérieure, vos lectures, vos réflexions personnelles. Vos élèves en profiteront sans que vous le leur disiez, par tout ce qui émanera de vous » (*ibid.*, p. 67).

5. La thèse complémentaire, en latin selon l'usage, portait le titre : *Quid Aristoteles de loco senserit* (Alcan, 1889).

sommeil¹, le rêve, la morale, la religion, les lois psychologiques – qui n'eurent jamais lieu. Quelles raisons à ce peu d'intimité entre deux personnes, et deux esprits, que les liens de famille, le milieu, les origines poussaient l'un vers l'autre ? D'abord la différence d'âge, importante lorsqu'on a trente-deux ans et vingt ans ; puis le fait que Marcel ait été peu porté vers ses cousins en général, et qu'il ait jeté sur les professeurs – Darlu excepté, qu'il n'a cependant jamais invité à dîner – un regard ironique ; quant aux spécialistes, il les consultait, mais n'en faisait pas ses amis. Mais surtout, c'est peut-être la ressemblance qui les a éloignés : « Bergson n'aimait pas être précédé ni être interrogé, ni même être frôlé et côtoyé. Peu prodigue dans ses livres de notes au bas des pages, il en a mis parfois pour indiquer son indépendance par rapport à ces doctrines que l'on aurait pu distraitemment rapprocher de la sienne². » Proust, de même, à la lecture de *Matière et Mémoire*, note ses différences³, et, dans une interview, refuse l'appellation, pour *Swann*, de « roman bergsonien⁴ ». La politique les sépara : au moment de l'affaire Dreyfus, alors que Marcel recueillait des signatures en faveur de Zola, ou de Picquart, il a dû être éconduit par son cousin, dont le nom ne figure sur aucune pétition. Bergson déclarera à Gilbert Maire : « J'ai d'abord cru longtemps à la culpabilité de mon coreligionnaire ; le faux Henry m'a fait pencher vers son innocence et m'a rendu, en tout cas, partisan de la révision. N'empêche que j'ai toujours blâmé les procédés d'agitation mis en œuvre pour l'obtenir et qui ont transformé en une guerre civile déplorable un procès qui, à mon avis, pouvait demeurer sur le terrain judiciaire. Je n'ai jamais eu l'enthousiasme dreyfusien : dans l'affaire Dreyfus, j'ai donné tort à tout le monde. Et comme vous le pouvez imaginer, une pareille attitude m'exposait à l'hostilité des deux clans⁵. » D'apparence, Bergson était froid, quoique sensible ; Proust, au contraire, chaleureux et sentimental. L'extrême pudeur du premier ne s'accordait pas avec le goût de la confession chez le second. C'est ainsi que les grands esprits ont la vocation de la solitude, tout au moins lorsqu'ils se retirent dans ce moi profond où ils s'abstraient pour créer, et où l'on ne rencontre plus de confrère ni de cousin. Plus tard,

1. À l'exception d'un seul, nous le verrons, après la Première Guerre mondiale, au jury du prix Blumenthal.

2. J. Guittot, *op. cit.*, p. 122.

3. Au printemps 1910, *Le Carnet de 1908*, p. 113.

4. CSB, p. 558, 1913.

5. G. Maire, *Bergson mon maître*, Grasset, 1935, p. 157. Swann a eu au début de l'affaire la même attitude.

lorsque Bergson évoquera Proust, ce sera pour raconter l'anecdote suivante : il s'était plaint du bruit ; Proust lui vante alors les boules Quiès et lui en apporte une boîte ; Bergson ne les utilisa point. L'auteur de la *Recherche* n'était plus pour le philosophe que l'homme qui lui avait apporté des boules Quiès¹.

On comprend alors que la traduction de Ruskin n'ait suscité qu'un bref article du philosophe, et le prix Goncourt ces maigres lignes : « Vous savez ce que je pensais² de votre livre *Du côté de chez Swann* ; le dernier *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* en est la digne continuation. Rarement l'introspection a été poussée aussi loin. C'est une vision directe et continue de la réalité intérieure³. » Trois phrases pour le dangereux rival, qui avait déclaré que la distinction entre la mémoire involontaire et la mémoire volontaire dominait toute son œuvre, alors qu'elle ne figurait pas dans la philosophie de Bergson, et même était contredite par elle⁴. Bergson sans Proust n'est pas plus surprenant que Proust sans Bergson.

LE BANQUET

Au début de 1892, un groupe d'amis, en général issu de Condorcet, fonde la revue *Le Banquet*, dont le nom est inspiré par Platon⁵. À la première réunion, Jacques Bizet amène Marcel Proust, qui rejoint Fernand Gregh, Robert Dreyfus, Louis de La Salle, Daniel Halévy, Horace Finaly. Plus tard, ils retrouvent Gabriel Trarieux (ancien collaborateur du *Mensuel*), Robert de Flers, Henri Rabaud, Gaston de Caillavet, Léon Blum, Henri Barbusse. Les membres fondateurs doivent payer une cotisation

1. L'anecdote des boules Quiès est rapportée par Jacques Chevalier, *Entretiens avec Bergson*, Plon, 1954, p. 109.

2. Mais pas nous, hélas !

3. *Corr.*, t. XIX, 30 septembre 1920, p. 492. Après cette phrase, Bergson parle de Jacques Rivière (texte plus complet que celui de Ph. Kolb, donné par J. Guitton, *op. cit.*, p. 40-41. Cf. *La Pensée et le Mouvant*, p. 20, où Bergson note que, lorsqu'il a publié son premier livre, « aucun [romancier] ne s'était encore avisé d'aller méthodiquement "à la recherche du temps perdu" ». Il faut, « au surplus », supposer que Bergson craignait l'homosexualité : « Proust, au surplus, me posait un problème plus incompréhensible encore que Gide » (J. Chevalier, *op. cit.*).

4. CSB, p. 558.

5. Sur les circonstances de la fondation du *Banquet*, voir F. Gregh, *L'Âge d'or*, *op. cit.*, p. 148 sq., et R. Dreyfus, *op. cit.*, p. 67, 78, 163.

mensuelle de dix francs. Un tirage de quatre cents exemplaires¹ revenait à cent francs. L'abonnement était de dix francs par an. *Le Banquet* se servait de l'imprimerie du *Temps*. Ses rédacteurs se réunissaient à la librairie Rouquette, 71 passage Choiseul, dont le nom était imprimé sur la couverture. Les débuts ne s'étaient pas passés sans heurt : après des heures de discussion, les jeunes amis n'avaient trouvé pour titre que « Le Chaos » ; à la réunion suivante, une quinzaine d'autres. C'est que le groupe est cordial, blagueur, ne se prend guère au sérieux. Il forme un comité de lecture, composé de MM. Daniel Halévy, Robert Dreyfus et Marcel Proust². Dès le numéro 2, Fernand Gregh assume les fonctions de rédacteur en chef.

Un avertissement « Au lecteur » ouvre le premier numéro, qui n'exprime pas de doctrine bien ferme. S'il affirme adopter « les doctrines anarchiques les plus subversives », c'est par bravade ou plaisanterie. Ces « jeunes gens très sérieux » savent ce qu'ils refusent : le symbolisme, le « tolstoïsme » ; ce qu'ils acceptent, c'est l'éclectisme : ils écrivent pour « s'épancher », faire connaître leur prose – mais aussi pour révéler en France « les productions les plus intéressantes et les plus intéressantes de l'art étranger ». Le premier numéro s'ouvre, en effet, sur un acte d'Ibsen, *Empereur et Galiléen*, traduit par Daniel Halévy. Lorsqu'ils parlent d'anarchie, ou d'« exercices spirituels », ils ne sont pas éloignés de Barrès. Ainsi se succèdent les contes, les poèmes, les chroniques littéraires ou théâtrales, et, dans le domaine étranger, Nietzsche³, Tennyson, Rossetti, Shelley, Swinburne. Fernand Gregh, qui écrivait aussi sous trois pseudonymes, affirme que ses trois camarades et lui étaient « opposés à la mode de l'hermétisme qui commençait à sévir ». Ainsi, cette petite revue se distingue du célèbre *Mercure de France*, et même de *La Revue blanche* (qu'elle cite pourtant fréquemment), et s'efforce avec courage de se maintenir hors des modes. Il est vrai que fuir une influence, c'est en subir une autre : les poèmes ressemblent à Hugo, Musset, Verlaine, Sully Prudhomme. On reconnaît, dans les proses, les thèmes fin-de-siècle, dans « Pessimisme » (que Gregh signe F. Miser !) ou dans la « Méditation sur le suicide d'un de mes amis », de Léon Blum⁴. On trouve aussi la tradition, selon Robert Dreyfus, l'un

1. Le numéro 2 ne tire qu'à deux cents.

2. Procès-verbal de J. Bizet, cité par R. Dreyfus, *op. cit.*, p. 81.

3. Mais non Schopenhauer : les *Entretiens* du numéro 5 sont apocryphes (F. Gregh, *op. cit.*, p. 151).

4. « Cet article pourrait être écrit par le larbin de Barrès », écrit Proust

LISTE DES ABRÉVIATIONS

<i>RTP</i>	<i>À la recherche du temps perdu</i> , Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1987-1989, 4 vol.
<i>Esq</i>	Esquisse – dans <i>RTP</i> .
<i>CSB</i>	<i>Contre Sainte-Beuve</i> , précédé de <i>Pastiches et Mélanges</i> et suivi de <i>Nouveaux Mélanges</i> , éd. de P. Clarac et Y. Sandre, Bibl. de la Pléiade, 1971.
<i>CSB</i>	éd. de Fallois <i>Contre Sainte-Beuve</i> , éd. B. de Fallois, Gallimard, 1954.
<i>JS</i>	<i>Jean Santeuil</i> , précédé de <i>Les Plaisirs et les Jours</i> , éd. de P. Clarac et Y. Sandre, Bibl. de la Pléiade, 1971.
<i>P et J</i>	dans <i>JS</i> .
<i>P et J Folio</i>	<i>Les Plaisirs et les Jours</i> , éd. de T. Laget, Folio Classique 1993.
<i>P et M</i>	dans <i>CSB</i> .
<i>Écrits de jeunesse</i>	<i>Écrits de jeunesse 1887-1895</i> , éd. par A. Borrel, Institut Marcel Proust International, 1991.
<i>Bible</i>	<i>La Bible d'Amiens</i> , de John Ruskin, traduction, notes et préface par M. Proust, Mercure de France, 1904.
<i>Chroniques</i>	<i>Chroniques</i> , Gallimard, 1927.
<i>Textes retrouvés</i>	<i>Textes retrouvés</i> , éd. de Ph. Kolb et Price, Gallimard, 1971.
<i>BAMP</i>	<i>Bulletin de la Société des amis de Marcel Proust</i> .
<i>Hommage à M. Proust</i>	<i>Hommage à Marcel Proust</i> , Nouvelle Revue française, janvier 1923.
<i>Corr.</i>	<i>Correspondance</i> , 21 vol., éd. de Ph. Kolb, Plon, 1970-1993.
<i>Corr. gén.</i>	<i>Correspondance générale</i> , 6 vol., éd. de R. Proust, P. Brach et S. Mante-Proust, Plon, 1930-1936.
<i>Corr. avec sa mère</i>	<i>Correspondance avec sa mère (1887-1905)</i> , Plon, 1953.
<i>Corr. avec D. Halévy</i>	Marcel Proust et Daniel Halévy, <i>Correspondance</i> , Fallois, 1992.
<i>Corr. avec G. Gallimard</i>	Marcel Proust et Gaston Gallimard, <i>Correspondance</i> , Gallimard, 1989.
<i>Corr. avec J. Rivière</i>	Marcel Proust et Jacques Rivière, <i>Correspondance</i> , Gallimard, 1976.
<i>Lettres à R. Hahn</i>	<i>Lettres à Reynaldo Hahn</i> , Gallimard, 1956.
<i>Notes</i>	Reynaldo Hahn, <i>Notes. Journal d'un musicien</i> , Plon, 1933.
<i>C. Albaret</i>	<i>Monsieur Proust</i> , Laffont, 1973.
<i>G. de Diesbach</i>	<i>Proust</i> , Perrin, 1991.
<i>G. Painter</i>	<i>Marcel Proust (1871-1922)</i> , Mercure de France, 1992.